

# Attitudes, Représentations, Aspirations et Motivations lors de l'Initiation aux Substances psychoactives

---

## Enquête ARAMIS



Ivana  
Obradovic

Octobre 2019



## Table des matières

REMERCIEMENTS.....	3
INTRODUCTION.....	4
DESCRIPTION DE LA MÉTHODE .....	5
LES PREMIÈRES FOIS : DES CONTEXTES D'INITIATION DIFFÉRENCIÉS SELON LES PRODUITS.....	7
<b>Un événement biographique significatif.....</b>	<b>7</b>
<b>Une palette d'impressions et de motivations contrastées.....</b>	<b>7</b>
Tabac : dégoût et répulsion, une mise à l'épreuve « nécessaire » .....	8
Cigarette électronique : un désintérêt marqué à l'égard d'une « cigarette au rabais » .....	9
Alcool : une double expérience d'initiation, des impressions contrastées .....	10
Cannabis : une première expérience souvent « positive » .....	12
<b>Sous le regard des proches : une expérience sociale avant tout .....</b>	<b>12</b>
L'initiation : entre rite d'adhésion et alliance affective .....	12
S'inscrire dans une appartenance.....	13
Se confondre et se détacher.....	14
<b>Des « conduites sans croyance » .....</b>	<b>14</b>
<b>Abstinent de tout produit : postures défensives et profils de défiance.....</b>	<b>15</b>
REPRÉSENTATIONS DES DROGUES ET DES POLITIQUES PUBLIQUES ASSOCIÉES.....	17
<b>Résister à l'irrésistible ? Intériorisations de la transmission .....</b>	<b>17</b>
Une offre omniprésente .....	17
Les référents familiaux au cœur des discours sur les produits.....	18
<b>La hiérarchie subjective des risques associés aux produits.....</b>	<b>19</b>
Tabac : une dénormalisation caractérisée.....	19
« L'alcool rend les gens heureux » : enjeux de présentation de soi et déni du risque .....	21
Normalisation du cannabis : la génération de l'herbe ? .....	23
Les figures négatives de l'usager : « alcooliques », « drogués », « addicts », des figures-repoussoir .....	25
<b>Répertoires de jugement des politiques de prévention.....</b>	<b>26</b>
MOTIVATIONS D'USAGE ET DYNAMIQUES DE CONSTRUCTION DES TRAJECTOIRES.....	26
<b>Conditions d'entrée en consommation .....</b>	<b>27</b>
Dispositions à essayer et accessibilité : deux conditions de possibilité sine qua non .....	27
Motivations à tout essayer, la fétichisation des expériences ? .....	28
<b>« Apprendre à consommer » : rationaliser sa pratique .....</b>	<b>29</b>
<b>Contextes, ambiances et « moments » de consommation .....</b>	<b>30</b>
L'alcool, carburant de « la fête » et des « vraies soirées » .....	30
La cigarette, compagnon de route du quotidien .....	32
Le cannabis : un régulateur universel ? .....	32
Consommations multiples et nouvelles associations de produits (à base de codéine) .....	33
<b>Le(s) temps de la consommation : un espace de recompositions .....</b>	<b>34</b>
Suspendre le temps et faire une pause ? .....	34
Jeux sur l'identité.....	34
Plaisirs à consommer et signes d'installation dans une habitude de consommation .....	35
<b>« Gérer sa consommation » .....</b>	<b>36</b>
Discours sur le contrôle et mépris de la dépendance.....	36
Stratégies individuelles d'évitement et d'auto-régulation .....	37
CONCLUSION .....	38
BIBLIOGRAPHIE .....	40
LISTE DES ANNEXES.....	42
<b>Annexe 1 : .....</b>	<b>42</b>
<b>Grille d'entretien individuel et garanties juridiques (formulaire de consentement éclairé pour les mineurs, note d'information aux parents) .....</b>	<b>.....</b>
<b>Annexe 2 : .....</b>	<b>.....</b>
<b>Grille d'entretien des focus groupes (ou entretiens collectifs).....</b>	<b>.....</b>
<b>Annexe 3 : .....</b>	<b>.....</b>
<b>Liste des entretiens individuels .....</b>	<b>.....</b>
<b>Annexe 4 : .....</b>	<b>.....</b>
<b>Liste des entretiens collectifs .....</b>	<b>.....</b>

## Remerciements

Pour leur soutien financier : la Direction générale de la santé (DGS) du Ministère de la Santé et Santé publique France (SpF).

Pour leur contribution aux entretiens individuels et collectifs : Estelle Aragona, Fernanda Artigas Burr, Antoine Baczkowski, Kathia Barbier, Valérian Bénazet, Astrid Fontaine, Patrick Lopez, Nicolas Matenot, Julia Monge et Léonore Roussel.

Pour la transcription des entretiens : Nicole Fraysse.

Pour son concours à l'exploitation des entretiens : Marc-Antoine Douchet.

Pour la revue de littérature préalable : Gabriel Boulet-Thomas.

Pour la mise en contact avec des mineurs suivis par la PJJ : Hervé Magnin et Lydia Kassa.

Pour l'accès au terrain bordelais : Véronique Garguil, Colette Legendre et Thierry Charenton.

Pour l'accès aux débats théâtraux de prévention : Manuelle Finon (compagnie Entrées de jeu).

Pour leurs conseils avisés et leurs relectures à différents stades de l'enquête : Julie-Émilie Adès, François Beck, Marc-Antoine Douchet, Anne de l'Éprevier, Julien Morel d'Arleux, Christophe Palle, Stanislas Spilka, Henri Bergeron, Emmanuelle Godeau, Bruno Falissard, Aurélie Mayet, Isabelle Varescon et Frank Zobel.

## Introduction

Après la publication d'une première synthèse des résultats (Obradovic, 2017), ce rapport se propose d'approfondir quelques points marquants de l'enquête ARAMIS<sup>1</sup>, menée pendant plus de trois ans (2014-2017) auprès de mineurs de profils variés. Le lancement de cette enquête a été motivé par un constat : avant la majorité légale, la plupart des adolescents ont expérimenté l'alcool, le tabac et le cannabis et une part non négligeable d'entre eux sont déjà installés dans un usage régulier de drogues (Spilka *et al.*, 2015). L'adolescence, période charnière entre l'enfance et l'âge adulte, constitue en effet un temps propice aux initiations. Compte tenu des connaissances acquises sur les risques de dépendance liés à la précocité des expérimentations, l'enquête ARAMIS s'est attachée à l'objectif de décrire et repérer les signes d'installation dans une habitude de consommation, afin d'éclairer les stratégies de prévention<sup>2</sup>.

Si les enquêtes quantitatives menées par l'OFDT permettent de mesurer les niveaux d'usage, les chiffres disponibles ne rendent compte ni des contextes de consommation, ni des rapports symboliques aux produits, ni des parcours de consommation. Pourtant, avec la diffusion croissante des drogues illicites dans la société, les pratiques et les représentations se sont transformées au fil des générations. Dans cette perspective, l'enquête ARAMIS s'est attachée à explorer, avec des outils qualitatifs des sciences sociales, les perceptions et les motivations d'usage de drogues parmi les jeunes générations et les trajectoires des adolescents d'aujourd'hui (alcool, tabac, cannabis et autres drogues illicites). L'ambition de l'étude a été de retracer les raisons d'agir d'une palette diversifiée de mineurs, engagés dans différents types d'usages (ou non), afin de rendre compte de leurs représentations des risques mais aussi des bénéfices et de leurs intérêts à consommer. Cette approche considère les conduites addictives comme des pratiques enchâssées dans un environnement et un contexte, qui font sens pour les consommateurs et satisfont des besoins sociaux.

Pourquoi les adolescents ont-ils recours aux produits psychoactifs ? Quels sont leurs modes d'entrée dans ces consommations et avec quelles attentes, quelles pratiques et quelles représentations ? Comment certains en viennent-ils à s'installer dans une consommation régulière alors que d'autres parviennent à limiter et contrôler leur usage ? Pour explorer ces questions jusqu'alors peu documentées en France (hormis de rares travaux parcellaires ou anciens (Aquatias, 1999 ; Beck *et al.*, 2014 ; Chabrol *et al.*, 2004 ; INSERM, 2014 ; Le Garrec, 2002 ; Reynaud-Maurupt, 2009)), une vaste campagne d'entretiens a été menée auprès de 200 mineurs de profils sociaux diversifiés, enrichie d'observations en direct (voir repères méthodologiques). L'échantillon inclut des jeunes nés entre 1996 et 2002, entrés dans l'adolescence entre la fin des années 2000 et le début des années 2010, qui ont grandi dans un contexte de crise économique et de chômage endémique et se caractérisent par une forte intériorisation de la précarité et une relative défiance à l'égard de l'avenir, en conflit avec une valorisation spontanée de la « société de consommation »<sup>3</sup> et une forte sensibilité à la notion d'offre, de circulation des biens matériels et d'accès illimité à l'information (à travers notamment les réseaux sociaux) (Tiberj, 2017). Il convient donc d'aborder l'analyse sous l'angle de la pluralité et de l'inégalité des chances et des risques, en resituant les pratiques des adolescents et des adolescentes dans leur environnement socio-culturel.

En tenant compte des biais de recherche propres à ce type de matériau qualitatif<sup>4</sup>, on peut dégager quelques observations convergentes et des pistes de réflexion des observations conduites auprès de mineurs de profils extrêmement variés.

---

1 Attitudes, représentations, aspirations et motivations lors de l'initiation aux substances psychoactives.

2 Cet objectif, qui se dégage des recommandations de l'expertise collective de l'INSERM sur les conduites addictives chez les adolescents (INSERM, 2014), est affirmé par les plans gouvernementaux de lutte contre les conduites addictives.

<sup>3</sup> À l'image des discours tenus dans les entretiens, qui évoquent fréquemment : acheter, argent, posséder...

<sup>4</sup> Pour rendre compte de comportements individuels, il s'avère toujours difficile de proposer des descriptions qui ne soient pas déjà des interprétations et de neutraliser le risque de « fabrication » du discours livré à l'enquêteur.

## Description de la méthode

Après une revue de la littérature sur la question des motivations et des trajectoires d'usage des jeunes, l'OFDT a coordonné une enquête qualitative par entretiens auprès de jeunes volontaires interrogés à partir de 13 ans (dont quelques tout juste majeurs), afin d'appréhender « en direct » les facteurs qui les incitent (ou non) à expérimenter tabac, alcool et cannabis, à poursuivre (pour certains) la fréquentation des produits, voire à s'installer dans des habitudes de consommation.

L'analyse repose sur trois types de matériaux collectés de novembre 2014 à juin 2017 :

- **125 entretiens individuels** conduits en face-à-face avec 57 garçons et 68 filles âgés de 13 à 18 ans (16,2 ans en moyenne), avec l'accord des parents (voire descriptif dans le tableau ci-dessous) ;
- **6 entretiens collectifs** (réunissant 7 à 12 personnes), réalisés auprès de groupes de jeunes identifiés comme réfractaires aux entretiens individuels et au sein de groupes sociaux divers, qui ont permis de réunir un total de 50 jeunes âgés de 15 à 20 ans (29 garçons et 21 filles, âgés de 16,6 ans en moyenne) : les entretiens collectifs ont été réalisés à Paris 20<sup>e</sup> (élèves en fin de lycée professionnel, petits-enfants d'immigrés d'Afrique subsaharienne, résidents des quartiers populaires des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> arrondissements de Paris), à Épinay-sous-Sénart dans l'Essonne (groupe majoritairement masculin de jeunes âgés de 16 ans recrutés par le biais du Point Information Jeunesse), à Clamart dans les Hauts-de-Seine (groupe quasi-exclusivement masculin de jeunes de classe moyenne âgés de 15 à 18 ans) et à Saint-Maur-des-Fossés dans le Val-de-Marne (groupe quasi-exclusivement masculin de jeunes de classes moyennes supérieures âgés de 16-17 ans);
- **Une série d'observations directes** collectées auprès de 220 jeunes âgés de 15 à 25 ans (150 garçons et 70 filles) lors de 4 « débats de prévention » organisés par la compagnie théâtrale Entrées de jeu<sup>5</sup>, à la demande d'une dizaine d'établissements scolaires de la région parisienne : lycées généraux et professionnels, établissements pour l'insertion dans l'emploi (EPIDE) et écoles de la deuxième chance.

L'objectif a été de diversifier au maximum les milieux d'enquête et les profils des individus, au regard de cinq critères principaux : *géographique* (l'enquête a été menée dans 14 départements localisés dans 7 régions<sup>6</sup>), *aire de résidence* (espaces à dominante urbaine, semi-urbaine ou rurale<sup>7</sup>), *socio-économique* (des jeunes de milieux favorisés résidant dans les grandes villes à ceux des milieux populaires), *scolaire*<sup>8</sup> et *consommation de drogues*. La diversité des comportements d'usage de drogues a été appréciée au regard de trois critères : *nombre de produits expérimentés* (ont ainsi été distingués les naïfs de tout produit versus expérimentateurs d'un ou plusieurs produits entre alcool, tabac et cannabis), *fréquence d'usage* (abstinents, consommateurs occasionnels, consommateurs réguliers) et *type d'usage* (récréatif, festif, « auto-thérapeutique », etc. La participation de neuf enquêteurs, de profils, de sexe et d'âge différents (6 femmes et 3 hommes, âgés de 25 à 42 ans), a permis de garantir l'accès à des usagers de différents milieux sociaux divers, interrogés suivant une grille d'entretien commune élaborée par l'OFDT. Des contacts spécifiques ont été pris pour enquêter sur ce sujet dans des

---

<sup>7</sup> Cette modalité de prévention, de plus en plus utilisée par les établissements scolaires, repose sur l'objectif de créer une réflexion collective autour de la prévention à l'occasion de matches d'improvisation théâtrale. Sur différents thèmes (comme les drogues, dans le spectacle « Take Care »), une série de saynètes présente différentes situations problématiques aux jeunes, invités ensuite à rejouer les scènes qu'ils souhaiteraient faire évoluer différemment (par exemple, en empêchant un personnage de prendre le volant après avoir bu). Le débat théâtral est animé par un meneur de jeu qui favorise l'expression des points de vue et garantit l'encadrement du débat. À la demande du Crips, la compagnie Entrées de jeu donne ainsi plus de 300 représentations par an dans les lycées et CFA de cette région.

<sup>6</sup> Île-de-France (départements 75-77-92-93-94), Auvergne-Rhône Alpes (38-69-74), Provence-Alpes Côte d'Azur (05, 13), Occitanie (34), Hauts-de-France (59), Centre-Val de Loire (37) et Nouvelle Aquitaine (33).

<sup>7</sup> Selon la définition de l'INSEE des typologies d'habitat : espaces à dominante urbaine (pôles urbains, couronnes périurbaines et communes multipolarisées) et espaces à dominante rurale (pôle d'emploi rural et sa couronne, autres communes de l'espace rural). Ces typologies s'appuient sur trois critères : continuité de l'habitat (pas de coupure de plus de 200 mètres entre deux constructions), taille des communes, nombre d'emplois.

<sup>8</sup> La diversité scolaire a été appréciée selon trois critères : profil scolaire (jeunes en cours d'études, en internat, en apprentissage, en situation d'emploi ou déscolarisés suivis par la PJJ), filière (générale, professionnelle, technologique) et type d'établissement (des lycées d'excellence aux établissements classés en ZEP, dans le secteur public et privé).

milieux réputés difficiles d'accès (mineurs suivis par la PJJ, jeunes filles scolarisées dans l'enseignement privé confessionnel, usagers du milieu dit festif).

Bien que l'échantillon final comprenne une majorité de garçons (60 %), plus représentés dans les entretiens collectifs et les débats théâtraux, les filles ont été plus volontaires pour se prêter aux entretiens individuels (54 % versus 46 % de garçons malgré les efforts consentis pour « rééquilibrer » l'échantillon). L'âge moyen des adolescents interrogés par le biais des entretiens (environ 16 ans) correspond à l'âge charnière identifié dans les enquêtes statistiques comme la période où la diffusion des produits s'accélère et où les premiers usages réguliers s'installent.

L'intérêt de combiner trois types de méthodes qualitatives a été de neutraliser les défauts de chacun de ces modes de recueil d'informations. Aussi les entretiens collectifs ont-ils permis de déjouer la résistance aux entretiens en face-à-face de jeunes ayant des difficultés d'expression et de créer, autour de la question des drogues, une discussion de groupe de nature à faire émerger des clivages dans les motivations d'usage (ce qui a permis d'étudier, par exemple, l'influence du facteur religieux dans les parcours de consommation). De même, l'observation des « débats théâtraux » a permis d'affiner certaines hypothèses quant aux limites de consommation « excessive » perçues par les jeunes, par rapport à l'alcool ou au cannabis.

L'analyse repose ainsi sur 160 heures d'entretiens individuels (d'une durée moyenne de 90 minutes) et 12 heures d'entretiens collectifs, auxquelles s'ajoutent 8 heures d'observations directes.

### Structure de l'échantillon ciblé (mineurs interrogés en face-à-face) (liste détaillée en annexe 3)

		Entretiens individuels (n = 125)	En %
<b>Sexe</b>	Garçons	57	45,6
	Filles	68	54,4
<b>Age</b>	13 ans	5	4,0
	14 ans	7	5,6
	15 ans	14	11,2
	16 ans	36	28,8
	17 ans	57	45,6
	18 ans	6	4,8
<b>Situation scolaire</b>	Collégiens	15	12,0
	Lycéens	100	80,0
	Post-bac	1	0,8
	Déscolarisés ou en recherche d'emploi	9	7,2
<b>Filière scolaire</b>	Filière générale	88	70,4
	Filière technologique	17	13,6
	Filière professionnelle	10	8,0
	Post-bac	1	0,8
	Déscolarisés ou en recherche d'emploi	8	7,2
<b>Consommation de drogues</b>	<u>Tabac :</u>		
	Expérimentateurs	94	75,2
	Usagers actuels	59	47,2
	Usagers réguliers	29	23,2
	<u>Alcool :</u>		
	Expérimentateurs	113	90,4
	Usagers actuels	92	73,6
	Usagers réguliers	16	12,8
	<u>Cannabis :</u>		
	Expérimentateurs	75	60,0
	Usagers actuels	54	43,2
	Usagers réguliers	19	15,2
	<u>Expérimentation d'autres drogues illicites</u>	29	23,2
	Ecstasy/MDMA	16	12,8
	Cocaïne	10	8,0
	Amphétamines, speed	7	5,6
	<u>Autres consommations</u>		
	Médicaments codéinés	20	16,0
	Chicha	18	14,4
	Poppers	11	8,8

## Les premières fois : des contextes d'initiation différenciés selon les produits

Quelles significations les adolescents prêtent-ils à leurs premières expériences d'usage de tabac, d'alcool et de cannabis et dans quels contextes sociaux se déroulent-elles ? L'enquête ARAMIS s'est intéressée d'abord aux circonstances d'initiation aux trois principaux produits consommés à l'adolescence. En écho aux enquêtes quantitatives disponibles à la date de l'enquête, témoignant de l'enracinement de l'alcool, du tabac et du cannabis dans le paysage de l'adolescence<sup>9</sup>, l'échantillon ciblé<sup>10</sup> traduit l'amplitude des initiations psychoactives : rares sont les mineurs qui n'ont essayé aucun produit psychoactif<sup>11</sup>.

### *Un événement biographique significatif*

Le premier constat est celui du plaisir manifeste des jeunes à raconter « leur première fois ». Ces mises en récit, souvent emphatiques mais aussi teintées d'autodérision ou de nostalgie, s'accompagnent souvent de signes d'émotion (sourires, éclats de rire, frissonnement, rougissement...), comme si les jeunes revivaient la scène et prenaient conscience du chemin parcouru.

Le récit de ces expériences est souvent quasi-scénarisé, avec des effets de dramatisation des personnages et des enjeux (premières fois joyeuses versus récits apocalyptiques).

Le point commun de ces évocations (souvent récentes) est qu'elles reposent sur des souvenirs très précis, rigoureusement datés, situés et circonstanciés, comme « prêts-à-la-narration », témoignant de l'importance attribuée à cet élément biographique. Le luxe de détails rapportés aux circonstances d'initiation traduit en effet une curiosité et une attention exacerbées à l'égard de « *ce que ça fait* » : les effets psychoactifs sont à la fois guettés et recherchés mais aussi craints et redoutés. L'impulsion première de l'initiation est donc bien de découvrir des sensations nouvelles et de « *profiter du moment* ». Même si les effets « *en vrai* » sont aussitôt démystifiés pour certains produits, le souvenir de cette excitation initiatique demeure vivace parmi les jeunes interrogés.

Outre cette empreinte émotionnelle forte, l'expérimentation du tabac, de l'alcool et du cannabis est systématiquement rapportée à trois autres facteurs de contexte communs : la classe fréquentée (plutôt que l'âge), le lieu de l'initiation (assez différencié selon les produits) et l'entourage (marqueur déterminant de cette expérience). Un quatrième élément descriptif, plus différencié selon les individus, est invoqué dans ces souvenirs : l'impression et la sensation laissées par le produit (son goût et son odeur, plus rarement son aspect), ainsi que la nature et la durée des effets ressentis (sur le plan physique ou psychique).

Les appréciations et les souvenirs portent principalement sur le goût et les effets et, éventuellement, la réaction de l'entourage immédiat au moment de l'initiation, à l'image de Souleymane racontant sa première fois l'année précédente (à 15 ans) : « *Moi c'était pour faire le malin... tous mes potes fumaient donc... la meuf du groupe m'a dit ah, tu fumes pas ? Et j'ai fumé et j'ai toussé direct !* ».

### *Une palette d'impressions et de motivations contrastées*

L'analyse des discours fait apparaître des souvenirs d'initiation fort différenciés selon les produits, quoique majoritairement associés au déplaisir : le tabac n'est jamais associé à une découverte gustative agréable, l'alcool rarement, alors que le cannabis donne lieu à des jugements plus nuancés et souvent positifs (surtout l'herbe).

---

<sup>9</sup> À 17 ans, moins d'un jeune sur dix n'a essayé aucun de ces trois produits (Beck, 2016).

<sup>10</sup> Qui, s'agissant d'une enquête qualitative, ne vise pas la représentativité mais, au contraire, la diversité des profils.

<sup>11</sup> La plupart des jeunes interrogés ont essayé plusieurs produits : 90 % (13-18 ans) l'alcool, 75 % le tabac, 60 % le cannabis, 54 % la cigarette électronique et 23 % au moins une drogue illicite autre que le cannabis (13 % l'ecstasy/MDMA, 8 % la cocaïne, 6 % les amphétamines ou le speed, etc.). Seuls 7 jeunes sur 125 n'ont essayé aucun produit (moins de 5 % de l'échantillon).



## Tabac : dégoût et répulsion, une mise à l'épreuve « nécessaire »

### **Rappel des niveaux d'usage de tabac parmi les adolescents (à 17 ans) : Une forte baisse du tabagisme pendant la période de l'enquête ARAMIS**

68,4 % d'expérimentateurs en 2014, 59,0 % en 2017  
32,4 % de fumeurs quotidiens en 2014, 25,1 % en 2017

Source : enquête ESCAPAD, OFDT

Le premier contact avec le tabac (expérimenté entre 9 et 16 ans) donne lieu à des impressions unanimement négatives, exprimées dans un vocabulaire homogène : aucun des mineurs interrogés n'a « aimé » la première cigarette, toujours associée à des souvenirs déplaisants, rapportés dans des termes plus ou moins péjoratifs allant de « bizarre » ou « pas bon » jusqu'à « étouffant », « cramé » voire « dégueu(lasse) » (le terme le plus souvent utilisé). Le tabac est systématiquement identifié à des connotations tranchées : les mauvaises odeurs (« ça pue », « l'odeur ça pique », « l'odeur sur les cheveux et les mains », « l'odeur en bouche... beurk »), la fumée (perçue comme désagréable, contrairement à la fumée de chicha ou de cannabis, et même nocive), les conséquences possibles à terme (risque de cancer et de ternissement des dents et de la peau) mais aussi les désagréments immédiats ressentis : toux (la sensation d'étouffement et d'asphyxie irrigue les discours), mal de gorge et contraction pulmonaire (« ça brûle »), migraine, étourdissement. Dans cette génération, y compris parmi les jeunes actuellement fumeurs, les réminiscences de la première cigarette, identifiées notamment à l'odeur, cristallisent dégoût et répulsion – reflétant les représentations sociales et les références symboliques d'une époque (Corbin, 1982).

Cette initiation, souvent partagée avec les pairs dans les espaces les plus éloignés du cadre familial et scolaire, semble toutefois vécue comme un rite de passage obligé, « un mauvais moment à passer » correspondant au sentiment d'une nécessité sociale permettant d'atteindre un état supérieur de maturité et d'accomplissement personnel :

*« J'ai vraiment l'impression que je me suis obligée à fumer en fait, c'est bizarre. Parce qu'au début tu penses à réguler ta façon de tirer en fonction de... ouais, j'ai vraiment l'impression de m'être forcée » (Loucia, 17 ans).*

Tout se passe comme si le dégoût du tabac était, précisément, ce qui fait l'intérêt de cette expérience : l'enjeu semble en effet d'affronter ce qui révolte et de surmonter une sensation de l'ordre de l'aversion, afin d'acquérir un savoir-faire et une technique procurant une satisfaction (voire de la fierté) :

*« J'ai un peu galéré pour apprendre à fumer mais après c'était mieux, c'est venu comme ça » (Chloé, 17 ans).*

Un certain nombre d'enquêtés retracent ainsi le parcours qui leur a permis de « réussir à fumer » puis de « savoir bien fumer » :

*« J'ai fumé pas mal de clopes avant d'arriver à fumer bien. Maintenant, c'est bon, j'ai passé le stade, je fume un paquet par jour » (Kayes, 15 ans).*

Dans ce sens, l'initiation tabagique peut être perçue comme un apprentissage, une des premières expériences visant à éprouver ses limites physiques, à repousser son seuil de tolérance et à domestiquer la peur d'un dérèglement corporel<sup>12</sup>.

Il faut préciser toutefois que les sensations gustatives rapportées se distinguent selon le contexte : si l'initiation tabagique est majoritairement associée à la notion de déplaisir, les jugements apparaissent plus

---

<sup>12</sup> Ces attentes répondent au besoin de sentir sa propre chair pénétrée et investie, identifié par certains auteurs comme un marqueur de l'adolescence : les effets psychiques attendus des drogues seraient censés fortifier une construction identitaire éprouvée comme trop flottante (Memmi, 2014).

nuancés lorsque les jeunes évoquent le cadre et les circonstances de leur expérimentation (transgression entre amis, moment partagé, motivations ludiques et de divertissement...).

#### Cigarette électronique : un désintérêt marqué à l'égard d'une « cigarette au rabais »

##### **Rappel des niveaux d'usage de cigarette électronique parmi les jeunes du secondaire : Une progression du vapotage pendant la période de l'enquête ARAMIS**

*En 2018, un peu plus de la moitié des lycéens français ont expérimenté la cigarette électronique (52,1%) contre un tiers (35,1 %) en 2015*

*Près d'un lycéen sur cinq (16,6 %) vapote tous les mois, contre un sur dix (10,0 %) en 2015.*

*Source : Enquête EnCLASS 2018, OFDT*

Si les représentations de la cigarette électronique semblent avoir rapidement évolué parmi les mineurs au cours de la période récente (Spilka *et al.*, 2019 ; Spilka *et al.*, 2018), les perceptions du vapotage apparaissaient globalement peu favorables durant la période d'observation de l'enquête ARAMIS. Si la majorité des jeunes interrogés ont expérimenté la cigarette électronique (souvent en groupe et en soirée, parmi d'autres consommations plus courantes), la plupart n'ont pas réitéré l'expérience et jugent le vapotage « *pas intéressant* », « *bizarre* », voire « *nul* ».

La quasi-totalité de ces initiations restent donc expérimentales et participent d'une forme de loisir récréatif plus que d'une démarche de réduction tabagique (à l'image du terme parfois utilisé : « *faire de la cigarette électronique* »).

Contrairement aux autres produits, les souvenirs d'expérimentation de la cigarette électronique s'avèrent flottants : la plupart des initiés se remémorent difficilement les arômes choisis, le type de vapoteuse utilisée et les circonstances d'expérimentation (lieu, entourage, etc.). Outre quelques rares jugements positifs sur son « *goût fruité* »<sup>13</sup> ou son caractère « *cool mais cher* », la cigarette électronique est, paradoxalement, perçue comme « *plus forte* » que la « *cigarette normale* » mais pauvre en saveurs et en effets (« *c'est que de la fumée et de la vapeur d'eau* »).

Comparée en tous points à la cigarette (y compris dans ses modalités d'expérimentation, limitées à une ou deux bouffées « *juste pour voir* »), la e-cigarette lui est aussi assimilée par ses effets immédiats :

*« Moi, ça m'a fait tousser horriblement ! J'ai essayé quand c'est sorti à peu près. Mon copain fume beaucoup et sa mère lui a acheté une cigarette électronique : il l'a testée et il m'a fait tester. Et c'est extrêmement fort ! C'est plus fort que la cigarette normale parce que quand j'ai fumé j'ai toussé direct » (Margot, 18 ans).*

Pourtant, elle ne semble associée à aucun univers de références ou de significations : peu de jeunes déclarent avoir un proche amateur de vapotage et la substituabilité avec la cigarette ne leur semble pas aller de soi :

*« De temps en temps, en soirée, j'aime bien fumer une cigarette mais une cigarette électronique, s'il y en a pas, ça me manquera pas » (Lucile, 17 ans).*

---

<sup>13</sup> Parmi les goûts le plus souvent cités : pomme, fraise, cerise, pêche, menthe, fruits exotiques.

La cigarette électronique semble donc présenter peu d'attraits : nombreux sont les jeunes qui arguent que « ça sert à rien » ou qui dénoncent une forme de « cigarette au rabais » :

*« On n'a pas vraiment le goût de tabac alors si c'est juste pour avoir de la fumée dans la bouche, je vois pas trop l'utilité en fait » (Garance, 14 ans).*

Par ailleurs, le geste de vapoter est souvent perçu comme « ridicule », « ringard » ou une marque de snobisme :

*« Déjà, ça coûte cher. OK, les cigarettes aussi ça coûte cher mais, je sais pas, c'est électronique... C'est pas pareil je trouve. Puis ceux qui ont des cigarettes électroniques, ils se la pètent trop, je trouve. Je vois des gens au lycée, ils sont là avec leur cigarette électronique... » (Anouche, 17 ans).*

En tout état de cause, cette pratique est jugée encore moins attirante que la cigarette :

*« Ça ne donne pas envie de faire ça tout le temps » (Guillaume, 17 ans).*

Cette pratique, considérée dans la génération née avant 2003 comme « un truc de vieux », suscitait alors avant une forme de mépris, voire d'agacement quant à sa prétention à « imiter » la cigarette et son caractère accessoire, rehaussé par l'aspect plastique et l'effet de mode présumé. Tout se passait alors comme si la cigarette électronique était, en tant qu'objet, perçue comme un instrument de négation du plaisir de fumer. D'après les derniers chiffres révélés par l'enquête EnCLASS, qui révélait des niveaux d'expérimentation et d'usage en hausse, cette perception semblait avoir changé dans la génération suivante, née après 2003.

#### **Alcool : une double expérience d'initiation, des impressions contrastées**

**Rappel des niveaux d'usage d'alcool parmi les adolescents (à 17 ans) :  
Un recul des pratiques d'usage d'alcool pendant la période de l'enquête ARAMIS**

*89,3 % d'expérimentateurs en 2014, 85,7 % en 2017  
12,3 % de buveurs réguliers en 2014, 8,4 % en 2017*

*Source : enquête ESCAPAD, OFDT*

L'alcool suscite, à l'inverse, une gamme d'impressions bien plus diversifiée, d'autant plus que l'initiation à ce produit fait le plus souvent référence à une double expérience : « la première fois » en famille (qui consiste à « tremper les lèvres » dans une boisson alcoolisée), avant « la véritable première fois » (entre amis). Comme pour le tabac, le tout premier contact (furtif) avec l'alcool est majoritairement associé au déplaisir, d'autant qu'il intervient à un âge précoce (souvent entre 5 et 10 ans) et correspond à une expérience familiale semi-contrainte (champagne à Noël, au Nouvel an ou lors d'un anniversaire pour « participer à la fête », vin lors d'un repas de famille pour « partager le plaisir des parents »).

À l'exception des jeunes de familles musulmanes, où l'alcool est rigoureusement proscrit, les souvenirs du premier trait d'alcool en famille sont relativement uniformes, à la fois dans les circonstances vécues et les

effets rapportés : de nombreux récits évoquent l'injonction familiale de « goûter » (comme pour n'importe quel autre aliment), sous la « pression » des parents, grands-parents, oncles et tantes :

*« Mon père il a voulu que je goûte le Martini parce que c'est spécial, il m'a dit, c'est italien »* (Caroline, 14 ans)

*« Mon père il a voulu me faire goûter du vin et j'ai trempé les lèvres »* (Théo, 15 ans)

*« Mes parents, ils nous ont toujours fait un petit peu goûter... quand j'étais petite, juste tremper les lèvres dans un verre de rouge mais j'aimais pas ça »* (Lucile, 17 ans), etc.

Si la dimension de curiosité « personnelle » est parfois évoquée, ces expérimentations sont toujours rapportées à l'impératif de jouer le jeu de la convivialité familiale, à une forme d'allégeance affective et de savoir-vivre :

*« C'est pour trinquer, parce qu'on est en famille »* (Léa, 16 ans)

*« Parfois à des anniversaires, quand mes parents ils ont une bonne bouteille ou quoi, je trempe mes lèvres »* (Jules, 14 ans)

*« C'était pas un repas habituel, un truc un peu festif, j'sais plus c'qu'on fêtait, mais ouais c'était à cette occasion-là parce que je pense que si ça avait été un midi normal ou quoi, ils m'auraient pas fait goûté. C'était parce que c'était cette occasion »* (Laura, 16 ans).

Bien que le premier contact avec l'alcool soit associé à des sensations jugées désagréables, dans le goût (acidité et amertume) comme dans les effets (« c'est fort »), la variété des types de boissons contribue à diversifier les impressions : alors que le vin et les spiritueux sont rarement appréciés la première fois, le champagne et les alcools plus sucrés (vins moelleux, liqueurs à base de menthe ou de pomme...) ne manquent pas susciter des jugements positifs.

La gamme des impressions procurées par le premier trait d'alcool est donc de tonalité globalement négative mais elle s'avère plus diversifiée que pour le tabac et, surtout, remplacée quelques années plus tard par une contre-initiation positive, jugée plus significative (à en juger par l'abondance des commentaires qu'elle suscite) : celle-ci correspond au « premier verre bu en entier », dans un contexte choisi, entre amis, entre 12 et 16 ans.

Cette « seconde première fois », festive et volontaire, permet cette fois de limiter le risque de déception en optant pour des boissons coupées avec des ingrédients sucrés : bières (aromatisée, fortement dosée ou mélangée à des spiritueux), alcools forts mélangés à du soda ou des jus de fruits, cocktails (sangria) :

*« C'était sucré, je sentais le fruit et en même temps ça changeait un peu des autres jus de fruits (rires) »* (Bastien, 17 ans)

*« J'aime bien les vins blancs sucrés, enfin le sucre ça atténue un peu l'goût »* (Anne, 17 ans).

Ce dédoublement des initiations à l'alcool, avec une première fois subie (en famille) et une première fois volontaire (avec les pairs, identifiée comme « la vraie première fois ») témoigne de l'importance des circonstances et du contexte social dans le sentiment d'avoir vécu une expérience concluante.

## Cannabis : une première expérience souvent « positive »

### **Rappel des niveaux d'usage de cannabis parmi les adolescents (à 17 ans) : Un recul de l'usage de cannabis pendant la période de l'enquête ARAMIS**

47,8 % d'expérimentateurs en 2014, 39,1 % en 2017

9,2 % d'utilisateurs réguliers en 2014, 7,1 % en 2017

Source : enquête ESCAPAD, OFDT

A contrario, le cannabis (expérimenté entre 10 et 17 ans) suscite des impressions relativement convergentes, souvent positives dès la première fois, en particulier lorsqu'il s'agit d'herbe. Cette appétence gustative pour le cannabis sous forme d'herbe apparaît nettement au sein du public féminin. La découverte des effets du cannabis suscite souvent des réactions amusées, parfois enthousiastes, certains jeunes évoquant même une « révélation » :

*« J'étais avec des cousins, ils ont commencé à fumer et j'ai voulu essayer, savoir quel effet ça avait... j'ai commencé à fumer une taffe, deux taffes, trois taffes, et je me suis senti bien après...et j'ai continué à fumer, jusqu'à aujourd'hui quoi... quand je fume je trouve que je me sens bien, je me sens apaisé... ça me détend quoi » (Thomas, 16 ans).*

Spontanément, le goût et les effets du cannabis sont comparés à ceux du tabac, dont ils prennent avantage :

*« L'ai trouvé ça carrément meilleur que le tabac. Le goût de l'herbe... C'était pas un vieux goût de tabac » (Lucie, 17 ans)*

*« la première cigarette tu ressens rien, ça fait aucun effet tandis que le joint pendant un moment, pendant quelques instants t'es comme... t'es parti, t'es dans ton monde à toi » (Thomas, 16 ans).*

### **Sous le regard des proches : une expérience sociale avant tout**

Les récits biographiques indiquent un ensemble de goûts et de dégoûts lors de l'initiation, structurés par des dispositions à essayer qui sont (ou non) activées dans certains contextes sociaux.

Les circonstances d'initiation présentent une remarquable unité de lieu, de temps et de cadre. Fortement associées à des lieux et à des moments collectifs, elles se trouvent toujours attachées à un contexte social plus qu'à un « besoin » ou un plaisir personnels (contrairement à ce qu'on observe plus tard dans la carrière de consommation).

Les premiers contacts avec le tabac, l'alcool et le cannabis répondent à des incitations émanant de cercles affectifs différents et à des loyautés parfois concurrentes : envers la famille (alcool), les amis (tabac) ou les aînés (cannabis).

### **L'initiation : entre rite d'adhésion et alliance affective**

Le premier trait d'alcool correspond à une injonction familiale : il est vécu comme un gage d'adhésion à la fête ou à une occasion particulière de célébration en famille. Les premières cigarettes sont celles qui accompagnent les moments entre amis et qui scellent un attachement et un engagement, que l'on « taxe »

en soirée ou subtilisées aux parents. Enfin, la première « barre » de cannabis correspond souvent à l'objectif de se rendre « respectable » à l'égard des aînés.

Cette dimension de rite initiatique semble parfaitement assumée, si l'on en croit l'image du mentor (ou des « moines ») utilisée par plusieurs enquêtés, prompts à souligner qu'il s'agit, en partageant une expérience initiatique, de signer une adhésion affective (à un groupe d'amis, un ami...) :

*« Alors moi, c'était avec... comment on dit ceux qui te guident vers... ah merde ! C'était mes... mes meneurs, mes maîtres » (Loucia, 17 ans).*

L'aspect relationnel domine dans les récits, faisant écho au fantasme empathique repéré par les ethnologues (Favret-Saada, 1977), sous deux formes : l'une visant à expérimenter par procuration les sentiments, perceptions et pensées d'autrui, l'autre visant à former une sorte de communauté affective plus immédiate, reposant sur une fusion avec l'autre (qui prétend donner un accès aux affects d'autrui). Le point commun entre toutes ces expérimentations est donc bien de rechercher un lien (rite de passage familial pour l'alcool, expérience de l'épreuve avec la première cigarette dont on sait qu'elle ne sera « pas bonne », expérience de groupe lors de la première cuite, expérience du partage du premier joint...).

### **S'inscrire dans une appartenance**

À travers l'expérimentation du tabac, les jeunes rapportent avoir d'abord voulu affirmer leur appartenance à un groupe de pairs. Par exemple, Souleymane, raconte sa première cigarette un an auparavant (à 15 ans) :

*« Moi c'était pour faire le malin... tous mes potes fumaient donc... la meuf du groupe m'a dit ah, tu fumes pas ? Et j'ai fumé ! Et j'ai toussé direct ! ».*

De même, Thomas (FG 1) se souvient avoir essayé à 13 ans :

*« Déjà... tous mes amis fumaient, mes amis avec qui j'étais tout le temps, tous ils fumaient... (...) donc je voulais voir, quel effet ça faisait en fait, qu'est-ce qui poussait à fumer tous les jours, donc j'ai essayé et j'ai pas vu en fait... ».*

La dimension collective et l'enjeu de sociabilité déterminent cette première expérience, majoritairement vécue aux marges du temps scolaire (à la sortie de l'établissement scolaire, en vacances ou le week-end) et associée aux loisirs et aux élans amicaux. « Essayer ensemble » est souvent présenté comme un signe d'adhésion affective et de confiance, en particulier parmi les filles : nombreux sont les récits d'initiation tabagique avec une « meilleure amie », en secret, comme pour sceller un pacte d'intimité et un engagement réciproque :

*« On avait volé une cigarette à ma mère : on était en vacances, on était parties dans le fond du jardin, on avait allumé, on avait tiré dessus et on avait toussé et on avait dit 'ah c'est horrible' mais on a bien rigolé. Voilà, c'était la première fois » (Suzanne, 16 ans) ; « j'avais ma meilleure amie qui fume beaucoup et elle se sentait pas bien et elle m'avait appelée pour qu'on se voit dans un parc et j'étais venue la rejoindre et elle fumait. En fait elle m'avait proposé et jamais elle me propose d'habitude. Et, ce jour-là, elle m'a proposé alors j'ai fait 'OK pourquoi pas' » (Yasmine, 16 ans)*

*« On est était au restaurant avec ma meilleure amie et nos parents, nos deux mères et on est allé se promener. On voulait faire un petit tour, on a eu une envie soudaine comme ça. Mais pas parce qu'on avait l'envie de fumer mais parce que là on voulait, on voulait un peu... C'était un peu la transgression qui nous... Et du coup on a demandé du feu et des cigarettes à des passants » (Lisa, 17 ans)*

*« J'avais une amie d'enfance, une très bonne amie, qui était, elle, en 3<sup>e</sup> et qui fumait. Elle se cachait dans la cour, dans un coin, un jour j'étais avec elle et elle m'a fait tirer » (Victoire, 17 ans).*

À l'inverse, parmi les garçons, la première cigarette est généralement fumée en groupe, souvent avec des aînés, parfois considérés comme des mentors. Ainsi, lors de l'initiation tabagique, il est systématiquement question de l'influence des pairs. Le plus souvent, l'expérimentation prend la forme d'une bouffée unique tirée à contrecœur, en réponse à un sentiment d'injonction, pourtant euphémisé dans le discours qui valorise plutôt l'effort d'alignement sur le collectif :

« la première cigarette c'était pour faire comme tout le monde et pour essayer » (Kayes, 15 ans)

« C'était un peu pour faire genre. Tout le monde fumait alors je me suis dit 'pourquoi j'essaierais pas ? ' » (Chloé, 17 ans)

« C'était pour faire comme tout le monde même si j'en avais pas spécialement envie » (Emma, 17 ans)

« C'était surtout histoire de faire les premières fois » (Lucile, 17 ans).

À l'exception des jeunes « allergiques » à la fumée, incités à développer des stratégies de refus justifié par une intolérance physique (asthme...), l'expérimentation est le plus souvent présentée comme un impératif social dans un groupe de pairs majoritairement fumeurs, pour conjurer le risque de mise à l'écart du groupe. Le capital social associé au tabagisme est parfois explicitement mentionné : « j'ai des problèmes d'acceptation donc je pensais que, sûrement en fumant, ça allait plus me sociabiliser ».

### **Se confondre et se détacher**

La conformation au groupe guide l'initiation au tabac qui, paradoxalement, alimente le sentiment d'être remarqué/remarquable parmi ses pairs. L'expérimentation est souhaitée pour elle-même en dépit du dégoût car la satisfaction d'avoir surmonté une épreuve est ce qui en fait l'intérêt, comme s'il s'agissait de conquérir un statut spécial et fortifier une construction identitaire flottante :

« C'est mystique, un peu, la clope, je sais pas. Je trouve que ça crée un personnage un peu spécial aussi » (Loucia, 17 ans).

On retrouve ce phénomène avec l'alcool, de fierté liée au savoir-faire et à la maîtrise du produit :

« J'aimais pas trop, maintenant ça commence à aller mieux » (Léa, 16 ans)

« Maintenant j'aime bien le vin : le vin, j'aurais jamais cru que j'aimerais ça, ça fait rire tout le monde dans ma famille » (Loucia, 17 ans).

Par comparaison avec le tabac, les circonstances d'initiation à l'alcool font l'objet de développements plus longs et de situations sociales plus diversifiées, même si la majorité ont lieu dans un contexte de groupe, en soirée ou dans une fête (« un événement »). Elles sont étroitement associées à l'expérience de la sortie nocturne et aux réseaux de sociabilité, qui déterminent aussi la probabilité que cette initiation se transforme en habitude de consommation, associée à l'intégration d'un groupe :

« Le moment où j'ai vraiment commencé à fumer beaucoup, c'était au moment où j'ai commencé à faire mes soirées, c'est-à-dire fin 1<sup>ère</sup>. Et quand j'étais en fin 1<sup>ère</sup>, pour m'intégrer en fait, j'amenais des clopes et j'utilisais toute ma thune pour acheter des clopes, de l'alcool tout ça pour mes potes et pour qu'on passe des bonnes soirées » (Louis-Victor, 17 ans).

### **Des « conduites sans croyance »**

L'initiation aux drogues s'apparente souvent à une « conduite sans croyance », au sens de l'historien Paul Veyne qui, à travers cette notion, désigne les comportements qui sont, en quelque sorte, désacralisés et consentis comme malgré soi, ne répondant ni à une volonté ni à une conviction fortes.

P. Veyne pointe l'écart entre, d'une part, la réalité et ses représentations et, d'autre part, entre des idéaux personnels et la manière de vivre ces idéaux : « la réalité – dit-il – est plus forte que toutes les descriptions qu'on peut en donner ; et il faut avouer que l'atrocité, lorsqu'on la vit, dépasse toutes les idées qu'on pouvait s'en faire. En revanche, quand il s'agit de valeurs et de croyances, c'est le contraire qui est vrai : la réalité est très inférieure aux représentations qu'elle donne d'elle-même et aux idéaux qu'elle professe » (Veyne, 1983). Dans les récits que font les jeunes de leurs initiations aux produits, l'expérience est souvent ressentie comme étant en-deçà des attentes et des projections. On peut souligner l'ambivalence du récit, qui présente cette « première fois » comme une expérience initiatique

personnelle et singulière pleinement vécue mais aussi comme un passage banal et conventionnel, loin de tout sentiment de transgression.

À rebours de ces attitudes d'expérimentation de produits guidées par une forme de solidarité grégaire, qui ne relèvent pas à proprement parler d'une démarche personnelle mais plutôt de contextes incitatifs et de circonstances favorisantes, on relève, parmi les naïfs de tout produit, une véritable croyance dans l'intérêt de ne pas céder aux tentations de consommer et de veiller à « *ne pas se laisser aller* » en s'initiant aux drogues.

### ***Abstinentes de tout produit : postures défensives et profils de défiance***

Parmi les rares mineurs qui n'ont expérimenté aucun produit passé l'âge de 15 ans, on retrouve des profils socio-familiaux et des trajectoires bien spécifiques, marqués par un ou plusieurs traits communs :

- une sociabilité peu développée ;
- un historique de consommation excessive dans la famille (associé à la crainte de leur propre déchéance physique) ;
- une attention prononcée au corps et à un mode de vie « propre » (obsession du sommeil et de la vie saine, pratique sportive régulière, défiance à l'égard du café), ainsi qu'une aversion au risque et à la douleur physique (l'usage de produits psychoactifs est associé à la peur de perdre le contrôle des situations, la maîtrise de soi, des capacités intellectuelles, etc.) ;
- des parents peu attentifs au développement de leur enfant (parents absents parmi les garçons, hyper-protecteurs parmi les filles, peu de supervision parentale et de dialogue au sein de la famille) ;
- des pratiques de loisirs intensives et souvent solitaires (selon les cas, piano, sport ou jeux vidéo) et, à l'inverse, un intérêt limité pour l'école ;
- enfin, une faible estime de soi et/ou des signes de dépressivité<sup>14</sup>.

Dans ce groupe, on compte surtout des garçons, très engagés dans une pratique sportive et/ou exprimant pour certains un sentiment de fragilité caractérisé. Deux exemples étayent ce profil : Benoît, 15 ans (placé en centre socio-éducatif à la demande d'un juge des affaires familiales, pratiquant compulsif de jeux vidéo qui se présente comme un « *geek un peu chelou* ») et Stéphane, 17 ans (sportif intensif, scolarisé en ZEP à Clichy-sous-Bois et récemment converti à l'islam en gage de fidélité à sa petite amie musulmane), qui rapportent tous deux avoir assisté aux errances d'un père alcoolique.

Ce groupe comprend également quelques jeunes filles, qui développent un argumentaire légèrement différent, fortement connecté à la rationalité de leurs parents.

À l'instar d'une enquêtée âgée de 16 ans, qui raconte que ses parents contrôlent ses sorties ou ses fréquentations pour s'assurer qu'elle ne s'écarte pas de leur milieu social et culturel (« *si le jeune n'est pas catholique, ce n'est pas bon* »), et qu'elle ne compte « *aucun ami qui fume ou qui boit* », ce qui n'empêche pas ses préventions quant aux méfaits des drogues : « *Déjà mes parents ils sont contre. Parce que si je fume, voilà, je me fais tuer. Clairement. Et puis, je ne sais pas, ça n'est pas dans mes valeurs on va dire* » (Juliette, 16 ans).

L'ensemble de ces « naïfs de tout produit » endossent une posture de défiance à l'égard de la perte de contrôle et revendiquent l'abstinence « *par choix* », assumant d'affirmer une différence par rapport au groupe de pairs. Le choix de ne pas consommer est revendiqué et constitue une « fierté » personnelle.

On peut aussi évoquer plus largement le poids de la variable religieuse parmi les facteurs de protection identifiés, dans la mesure où l'islam interdit la consommation de toute substance qui perturbe les facultés mentales ou dégrade le corps d'une personne. Ces représentations négatives ressortent fortement des entretiens, en particulier ceux menés dans un cadre collectif, qui associent l'usage de drogues à un clivage culturel, qui distingue le dehors et l'environnement étranger (« *eux* ») et le milieu d'origine, la culture familiale et l'entre-soi communautaire (« *nous* ») :

---

<sup>14</sup> Apparue ces dernières années dans la littérature le terme de « dépressivité » désigne un état intermédiaire qui ne relève pas de la dépression au sens strict mais qui traduit une certaine souffrance psychique et un mal-être caractérisé.



Un participant : « *Tout ça c'est maudit !... C'est pas bon... Comment dire... C'est pas comme pour les blancs, et c'est pas raciste ce que je dis, mais eux... Mes parents à moi, ils ne causent pas « pourquoi tu fumes », c'est direct 'paf, paf, et jamais tu recommences !'* »

Un deuxième participant : « *Je rebondis sur ce que tu dis... Tu crois que ça a un rapport à être blanc ou pas blanc ?* »

Retour au premier participant : *Nous c'est la tradition.*

Troisième participant : *En fait c'est l'honneur. [...]*

Retour au premier participant : *Excusez-moi mais nous dans notre religion, c'est interdit de fumer, tout ce qui dégrade la santé, c'est interdit. (...).*

Un quatrième participant : *Il y a la religion mais il y a aussi la culture quoi !*

Retour au premier participant : *Parce que nous, c'est pas... Il y a pas que les parents, tous les vendredis quand on va à la mosquée il y a des vidéos et on nous dit que c'est pas bien... Dans notre religion on nous dit que tout ce qui dégrade la santé, c'est pas bien. (...)*

Un cinquième participant : *Si Dieu m'a donné un corps c'est pas pour que moi je le détruise ».*

On relève également, chez des jeunes se déclarant croyants, en particulier parmi les jeunes filles, une forte sensibilité au respect de la loi et de l'interdit. Les garçons semblent pour leur part plus difficilement résister à ce qu'ils identifient comme une « *tentation* » :

Animateur de l'entretien collectif : « *Alors toi tu n'as jamais essayé ? Tu saurais dire comment ça se fait ?* »

Une participante : « *Ben religieusement c'est pas possible (...). C'est interdit de fumer du coup je fume pas.* »

Un autre participant : « *Même moi je suis musulman mais là je peux pas... C'est la tentation !* »

Jeune femme : *Ab moi si c'est interdit je fais pas ».*

Au-delà des abstinents, on peut relever que, parmi les usagers les plus occasionnels de produits, le fait de se tenir à l'écart des produits psychoactifs relève souvent d'une démarche volontariste, construite dans une forme d'adversité. Celle-ci se traduit par des discours parfois empreints de conflictualité :

« *J'aime pas les gens qui fument* » (Tania, 15 ans)

« *Je trouve ça débile de fumer* » (Guillaume, 17 ans).

Cette tonalité des discours défensifs s'explique par la profusion des incitations, vécue comme une source d'agression récurrente, défiant en permanence la volonté individuelle :

« *Dans les soirées, on a dû me proposer, je ne sais pas, mille fois de boire... et j'ai toujours dit non, toujours (...). On m'a plus forcé à boire qu'à fumer... Mais j'ai pas envie d'essayer. J'ai toujours dit non* » (Guillaume, 17 ans).

La solution pratique trouvée par ce groupe de jeunes rétifs aux produits est, le plus souvent, l'éloignement (leitmotiv des discours) et le refus assumé de s'inscrire dans un cadre de sociabilité incitatif, perçu comme déniait toute liberté individuelle :

« *Je suis vraiment contre ça... Vraiment si tu pratiques ça, je vais m'éloigner de toi, voilà, c'est ça... Par exemple, pour revenir à ma petite amie, et bah je ne veux pas, je ne veux pas vraiment, c'est catégorique, je ne veux pas qu'elle fume et je ne veux pas qu'elle boive... Ou alors le moins possible* » (Guillaume, 17 ans).

## Représentations des drogues et des politiques publiques associées

Comment les risques liés aux drogues sont-ils appréhendés par une génération ciblée depuis l'enfance par des campagnes médiatiques de prévention sur les drogues (voir encadré récapitulatif ci-dessous) ? Quelles sont les conséquences négatives perçues dans le fait de consommer ? Et, au-delà des risques, quelles représentations positives les jeunes ont-ils du tabac, de l'alcool, du cannabis et des autres produits ? Pour traiter la question des représentations sociales, le matériau d'analyse privilégié a été celui des entretiens collectifs (focus groupes), qui présentent l'intérêt de reproduire les dynamiques sociales ordinairement à l'œuvre, permettant d'étudier les clivages d'opinions au sein d'un groupe. Le caractère interactif de l'échange offre en effet la possibilité d'observer, en situation réelle, les mécanismes sociaux à l'œuvre à l'adolescence (pression de pairs, imposition de problématiques, etc.). En complément de cette vague d'enquête auprès de groupes de jeunes, les entretiens individuels avec d'autres publics de jeunes ont permis d'explorer les représentations construites en lien avec des référents familiaux (parfois douloureux).

Le premier constat qui se dégage de ces observations est celui d'une large appropriation du thème des drogues par les jeunes qui, quel que soit leur niveau d'expérimentation et d'usage, font état d'opinions et de représentations fermes, dans des termes normatifs souvent tranchés.

### Encadré : Retour sur les principales campagnes de prévention depuis 30 ans

On peut identifier plusieurs vagues de campagnes d'information grand public contre les drogues. Des toutes premières en 1986 (« *La drogue c'est de la merde* », associée à une campagne ciblant les parents « *La drogue, parlons-en avant qu'elle ne lui parle* ») jusqu'en 1994, il s'agira d'actions ponctuelles de communication, visant à valoriser le comportement de refus chez les adolescents (« *Aidons-les à trouver la force de dire non* » en 1991) tout en tentant de dépeindre la réalité crue des drogues (« *Contre la drogue, on n'est jamais trop* » en 1994).

Une deuxième période (1995-2001) verra des messages de communication axés sur la responsabilisation du consommateur, avec l'objectif de diffuser une culture commune sur les drogues sur la base d'outils de connaissance validés, classant aussi l'alcool et le tabac parmi les substances psychoactives (livret d'information *Drogues savoir plus, risquer moins*, affiches thématiques « *À 17 ans... Face aux drogues : parents, aînés et éducateurs, il n'y a pas de meilleure influence que la vôtre* »...).

Une troisième période (2002-2010) sera celle de la sensibilisation face à l'expansion de la consommation de cannabis (2005 : première campagne sur le cannabis « *Le cannabis est une réalité* », 6 spots télé et 8 spots radios opposant le mythe du produit naturel et inoffensif à la réalité de ses effets négatifs, annonces presse à destination des parents et des professionnels de santé, 3 brochures : pour les jeunes, les parents et un guide d'aide à l'arrêt + ligne spécifique « *Écoute Cannabis* » + consultations jeunes consommateurs) et de la poursuite de l'information (2006-2007 : campagne « *Tout savoir sur les addictions...* » accompagnant l'ouverture du site Internet).

Une quatrième période (2008-2011) sera marquée par l'effort de prévention, rappelant les dangers liés aux produits (2009 : « *Drogues ne fermons pas les yeux* ») et en mobilisant l'entourage pour l'inciter à ouvrir le dialogue avec les jeunes exposés aux drogues (2010 : « *Contre les drogues chacun peut agir* »).

Enfin, depuis 2015-2016, une campagne de promotion des consultations jeunes consommateurs (CJC) a été menée afin de rendre le dispositif plus visible et mieux connu des parents.

### *Résister à l'irrésistible ? Intériorisations de la transmission*

#### Une offre omniprésente

L'enquête témoigne de la perception par les jeunes d'un environnement éminemment favorable aux consommations. La plupart des mineurs interrogés soulignent l'omniprésence du tabac et de l'alcool dans leur entourage immédiat (familial, scolaire, amical et social) et les images auxquels ils sont confrontés au quotidien. Nombreux sont ceux qui soulignent la présence des « drogues » (sous-entendu : illicites) dans leur quartier, aux abords des établissements scolaires, parmi leurs proches mais aussi dans les univers de héros, à l'image de séries américaines (*Breaking Bad, Narvos*, etc.).

Hormis les jeunes de confession musulmane, la quasi-totalité rapportent avoir été très tôt immergés dans un contexte où le tabac et l'alcool sont fort présents :

« Oui, l'alcool c'est... je ne sais pas, tout le monde en boit, même pendant les dîners, donc ça fait partie de notre quotidien... » (Chloé, 17 ans).

Dans ce contexte de prégnance de l'offre, redoublée par la fréquence des incitations à « au moins essayer » dont témoignent une majorité des jeunes interrogés, la rencontre avec les produits constitue une expérience à laquelle il semble difficile de se dérober.

Tout se passe comme si la disponibilité des produits créait un sentiment d'injonction. Ce constat, qui vaut surtout pour la cigarette (« fumer pour fumer ») explique la tendance perçue parmi les enquêtés à minimiser l'effet d'intimidation produit par les drogues. Dans l'ensemble des entretiens, tabac, alcool et cannabis sont en effet présentés (voire mis en scène) comme un sujet éminemment familier : l'évocation des circonstances et des situations de consommation (y compris de drogues illicites) semble ne susciter aucune gêne, même parmi les plus jeunes qui ne jugent cette pratique ni inavouable, ni véritablement transgressive (hormis les jeunes de confession musulmane amenés à développer un discours « défensif » à l'égard de l'alcool). S'agissant du cannabis, la dimension d'interdit légal apparaît en pratique neutralisée, ce produit étant souvent mis sur le même plan que le tabac et spontanément comparé à ce dernier (en termes d'effets et de risques en particulier), témoignant d'un recul des frontières de la transgression par rapport aux générations précédentes :

« Quand on vous demande par exemple 't'as déjà testé?', on va direct penser à la beuh, on va même plus penser à la cigarette » (Tania, 15 ans).

Ainsi, la perception du caractère « ouvert » de l'offre de tabac, d'alcool et de cannabis a pour effet d'assimiler ces trois produits et de démystifier le sujet des drogues, considéré comme relativement anodin tout en étant vécu comme plaisant, si l'on en juge par l'abondance et la gourmandise des récits prenant pour objet les drogues : qu'il s'agisse de la nature des produits (composition, qualité, prix ...), des contextes de consommation (les siennes ou celles des autres) ou des sensations et des effets recherchés ou effectivement produits (récits d'ivresse ou de *bad trip*, inconvénients et bénéfices comparés...), la volubilité et la truculence des discours sur les drogues parmi les enquêtés s'avère saisissante.

### Les référents familiaux au cœur des discours sur les produits

La place des référents familiaux est centrale dans les discours développés par les jeunes sur les produits : interrogés sur leurs consommations personnelles, la plupart répondent naturellement par une mise en perspective de leurs usages avec les pratiques et les représentations de leurs parents – qui sont, à de rares exceptions, consommateurs actuels d'au moins un produit (tabac, alcool ou cannabis).

Ceci s'explique en partie par le fait que la génération observée ici regroupe les enfants et petits-enfants des générations les plus consommatrices de tabac (notamment parmi les mères), d'alcool (normalisation du vin à table et lors des occasions festives) et de cannabis (plus de 40 % de la génération parentale déclare avoir déjà consommé du cannabis et plus de 10 % au moins une fois dans l'année) (Beck *et al.*, 2015). Le point d'ancrage des rapports aux produits est donc bien d'abord familial.

À cet égard, on peut noter avec intérêt que, dans le contexte de l'adolescence qui met en tension les mécanismes d'adhésion et d'opposition aux comportements des parents, un nombre important de mineurs expriment un point de vue normatif sur la consommation de leurs propres parents, souvent nimbé de réprobation, quant aux quantités qu'ils consomment (« ma mère fume de temps en temps mais mon père fume beaucoup », « mes parents ne boivent pas souvent mais quand ils boivent, ils boivent ! », etc.), à leur fréquence de consommation (« il n'y a pas un jour sans », « à chaque repas », « à chaque fois qu'ils sortent », « tous les weekends », etc.) ou au changement de comportement induit par l'usage (plusieurs références à des violences paternelles après alcoolisation ou à la « honte » ressentie face à un épisode d'ivresse non contrôlée de sa propre mère). Il est rare que les comportements d'usage des parents soient évoqués avec légèreté – à l'exception d'une forme d'emphase, teintée d'amusement, parmi les jeunes indiquant que leurs parents ont essayé, à titre récréatif, des drogues illicites autres que le cannabis (LSD...).

Les récits biographiques spontanés portent massivement l'empreinte des historiques familiaux de consommation : les mineurs interrogés font quasi-systématiquement référence à leurs antécédents familiaux (parents ou beaux-parents, oncles/tantes et grands-parents) et interprètent directement leurs

consommations par rapport à celles de leurs ascendants. Ils sont assez nombreux à rapporter, au sein de leur famille, des problèmes de santé, voire des décès, liés au tabagisme (cancers), des cas d'alcoolisme (un mineur sur dix évoque les « *problèmes d'alcool* » d'un proche, le plus souvent son père) ou, dans une moindre mesure, des problèmes de dépendance à une drogue illicite (à l'image de quelques jeunes jugeant que leurs parents « *fument trop* » de cannabis). Ces expériences sont fréquemment convoquées comme facteur explicatif d'un rapport d'auto-limitation des consommations, comme si quelques usages ponctuels risquaient de perpétuer la fatalité de la transmission et de l'atavisme :

*« Mon père il est alcoolique et je pense que c'est pour ça que j'aime pas l'alcool aussi »* (Angelo, 17 ans) ; *« Moi, j'ai un rapport particulier à l'alcool parce que j'ai plein de gens de ma familles qui sont morts à cause de l'alcoolisme alors, à part pour goûter du vin, entre amis en soirée je vais pas boire... »* (Daniel, 18 ans).

*[Sur les drogues illicites]* *« Un oncle que j'ai jamais connu, il est mort à cause de ça. Il est mort à cause des drogues, parce qu'il vivait dans la rue [...] Et en fait je sais pas pourquoi je me suis toujours dit dans ma tête que je voulais pas être comme lui. J'ai vu ce que ça fait »* (Tania, 15 ans).

À l'inverse, les jeunes dont les parents sont abstinents expriment parfois une forme d'anxiété sociale. Un nombre non négligeable de mineurs s'émeuvent en effet de l'hyper-visibilité des produits dans l'espace public, en particulier parmi les jeunes musulmans, où la prégnance de l'offre est vécue comme une mise en danger de l'éthique personnelle et une insulte à la vertu. Frappé d'interdit familial et pourtant omniprésent, l'alcool en particulier incarne pour eux la « *tentation* » et la transgression, au même titre que « *les filles* », avec l'idée très ancrée qu'il leur est pratiquement impossible d'y résister. Certains d'entre eux dénoncent ainsi la « *société française de l'alcool* », témoignant du sentiment angoissé d'un encerclement par les incitations à déroger à la règle, comme s'ils étaient personnellement mis à l'épreuve.

### ***La hiérarchie subjective des risques associés aux produits***

Les propos recueillis dessinent une hiérarchie des risques qui place le tabac en tête des produits perçus comme nocifs : dans tous les groupes sociaux étudiés, la cigarette cristallise les représentations les plus négatives, fortement médicalisées, bien qu'elle soit rarement labellisée comme « *drogue* ».

À l'inverse, l'alcool agrège des opinions globalement positives (assez binaires, opposant volontiers usagers récréatifs et « *alcooliques* »). Associé aux réjouissances collectives et à la fête, l'alcool est perçu comme un élément du patrimoine français, adossé à des références culturelles, comme si cette association lui conférait une noblesse incompatible avec la notion de risque.

Enfin, le cannabis concentre des perceptions homogènes, où la dimension du risque est quasi-inexistante.

#### **Tabac : une dénormalisation caractérisée**

Dans une génération marquée par une présence/une consommation importante du/de tabac dans le milieu familial, l'image de la cigarette apparaît résolument négative. Les images convoquées à propos du tabac, très concordantes, font apparaître une forte dimension de dégoût : associée à la déchéance physique, la cigarette est perçue comme « *abîmant le corps* », y compris parmi les fumeurs (dont les discours sont à peine plus nuancés et qui, tous, envisagent d'arrêter un jour). Les images empruntées pour décrire les effets du tabac sont crues, voire stigmatisantes :

*« la cigarette, ça rentre dans les poumons, quand tu fumes tu sens que ça fait mal (...) La cigarette, deux ou trois barres et c'est fini, on est dégoûté »* (Issa, 17 ans).

Elles mettent en scène la dégradation physique :

*« le problème quand tu fumes, c'est que tu pue (rires des autres), c'est vrai ! Ça me dégoûte d'y repenser »* (Tatiana, 16 ans, en seconde professionnelle, déclarant avoir fumé quand elle était en 4<sup>ème</sup>).

Le caractère synthétique et chimique de la cigarette semble redoubler la répulsion :

*« Moi, je sais que j'ai été marqué une fois par tous les composants parce que y en a quand même énormément, plein de petits trucs de produits nocifs et mortels qu'il y a dedans... »* (Enzo, 17 ans).

Contrairement aux autres produits, les effets du tabac à long terme sont systématiquement mentionnés et identifiés à une mort certaine. Substance considérée comme « *dangereuse* » et, par ailleurs, peu attractive car dénuée d'effet psychoactif (« *ça ne sert à rien* », « *ça n'apporte rien* », « *c'est vraiment pour faire genre* »), la cigarette est, dans cette génération, souvent désavouée après les premières expérimentations.

En effet, nombreux sont les jeunes qui déclarent avoir peu de camarades fumeurs dans leur entourage (« *chez mes potes en tout cas, le tabac ne fait pas un tabac ! (rires)* ») et avouent une tolérance limitée à l'égard des fumeurs :

*« Ça me gêne en sortant du bahut de me retrouver dans un nuage de fumée parce que, en gros, on m'impose d'être fumeur passif... »* (Daniel, 18 ans).

Enfin, son prix, jugé excessif, est massivement invoqué parmi les motifs de disgrâce de la cigarette (qualifiée de « *gouffre à fric* »), en particulier parmi les jeunes de milieux populaires (sans argent de poche). Il semble néanmoins que, dans quelques groupes d'enquêtés de milieux plus favorisés, l'image valorisante du tabac se maintienne, véhiculée notamment par les séries, le cinéma ou la télévision (« *on trouve rarement un personnage qui a l'air ridicule en train de fumer* »).

Même si les représentations du tabac sont unanimement négatives, on peut toutefois distinguer deux groupes d'attitudes :

- Les plus sensibles à la dangerosité du tabac sont plus nombreux à indiquer que leurs parents « *réagiraient mal* » s'ils pensaient (ou savaient) que leur enfant consomme.
- A l'inverse, ceux pour qui la réaction des parents ne semble pas être une préoccupation (comprenant quelques jeunes qui fument avec leurs parents) tendent à minorer et relativiser les méfaits du tabac. Car le rapport des parents à la cigarette semble particulièrement déterminant pour expliquer les consommations tabagiques, en particulier du fait de facteurs de contexte récents.

Cette génération rassemble en effet une majorité d'enfants dont les parents et les grands-parents ont été fumeurs (et, pour certains, le sont toujours<sup>15</sup>) mais dont une partie importante ont arrêté<sup>16</sup>. Un quart des mineurs de l'échantillon ont au moins un ex-fumeur parmi leurs deux parents. Très nombreux sont les récits détaillés s'appropriant, analysant et partageant les efforts et le parcours de leurs parents pour décrocher du tabac (avec succès... ou pas) :

*« [Mon père] a arrêté de fumer après le décès de son père. Je pense que, malgré tout, il y pensait depuis longtemps. Parce qu'il devait sentir qu'il fatiguait au niveau respiratoire, etc., donc peut-être qu'il a pas trop cherché à se faire peur non*

---

<sup>15</sup> Parmi les parents fumeurs, une très faible de proportion dissimulent leur tabagisme (en évitant de fumer devant leurs enfants), contribuant à l'acceptabilité de la cigarette dans l'environnement domestique.

<sup>16</sup> La part des jeunes ne comptant aucun fumeur dans leur entourage familial direct est faible (moins de 15 %).

*plus, histoire de vivre plus sainement je pense [...] Et vu que son propre père est mort d'un cancer, j'pense que ça lui a fait très peur* » (Laura, 16 ans)

*« Mes parents ne fument plus depuis l'opération de mon père. Ils ont arrêté tous les deux. Et mon père qui fumait depuis très longtemps, il en a bavé... C'était tellement fort et brutal, l'arrêt, qu'il a eu des hallucinations à cause de ça »* (Ancelin, 17 ans)

*« Ma mère elle a arrêté pendant 6 mois, je m'en rappelle ! Et, bah, au jour de l'An, elle a recommencé... En fait ma mère elle arrête souvent, elle reprend, elle arrête, elle reprend... »* (Lou, 13 ans)

*« [Ma mère], elle a essayé d'arrêter à un moment mais elle n'a pas réussi. Parce qu'elle était malade, du coup, elle fumait pas trop, ça la dégoûtait quand elle fumait, elle était vraiment malade. Pendant une courte période, elle n'a pas fumé et après elle s'est remise... »* (Kayes, 15 ans).

Par ailleurs, nombreux sont ceux qui font état de décès liés au tabagisme (en particulier par cancer), notamment parmi les grands-pères et les oncles.

Enfin, cette génération est la première qui a été confrontée à l'interdiction d'accès au tabac pour les plus jeunes, compte tenu du renforcement des mesures législatives et réglementaires de lutte contre le tabagisme depuis le début des années 1990<sup>17</sup>. Elle a donc traversé l'enfance et l'adolescence sous un régime légal interdisant la cigarette dans les lieux publics, les établissements scolaires et les bars et discothèques et se trouve, théoriquement inéligible à l'achat de tabac et d'alcool avant 18 ans.

Pourtant, les modes d'accès au tabac sont considérés comme « faciles », comme en atteste ce verbatim :

*« N'importe qui va pouvoir l'obtenir. Même si, genre, t'as un caissier qui va te dire non et un caissier qui va te dire, oui bah tu vas aller au caissier qui dit oui donc ça revient au même... C'est les mêmes prix t'façon... ils te demandent même pas la carte d'identité, même une fille de huit ans elle peut acheter un paquet ! »*

Bien que l'interdiction de vente<sup>18</sup> ne semble pas constituer un obstacle à l'accès au tabac pour les jeunes fumeurs ce bannissement de la cigarette de l'espace public contribue à durcir la défiance à l'égard du tabac.

### **« L'alcool rend les gens heureux » : enjeux de présentation de soi et déni du risque**

Comme l'ont montré différents travaux, l'alcool bénéficie d'une image normalisée tôt dans la vie (dans le cadre familial) et fortement valorisée dans toutes les régions françaises (Beck *et al.*, 2014 ; Le Garrec, 2002). Dans les représentations des jeunes rencontrés, l'alcool est systématiquement associé à la joie, la fête, le bien-être, l'insouciance, la convivialité, la détente (« se lâcher »), en somme, au bonheur, à l'image du propos de ce garçon de 17 ans racontant sa perception de l'alcool avant d'y goûter :

*« Je savais juste que les gens étaient heureux quand ils consommaient du champagne ».*

Pour certains, plus qu'un prétexte ou un accompagnement de la fête, il en devient, pour ainsi dire, l'objectif principal :

*« Si on va en soirée, c'est pas pour rester assis les bras croisés, on va pour s'éclater ! On y va pour boire ! »* (Issa, 17 ans).

---

<sup>17</sup> Fortes hausses de prix à partir de 2002, interdiction de vente aux mineurs depuis mai 2010 (loi HPST), interdictions de vente de paquets de moins de 19 cigarettes et de publicité en faveur du papier à cigarette, apposition des avertissements graphiques sur les paquets de cigarettes depuis mai 2011 et, surtout, interdiction de fumer dans les lieux publics (centres commerciaux, transports en commun, etc.) et dans l'enceinte des écoles, collèges et lycées publics et privés depuis le 1<sup>er</sup> février 2007, ainsi que dans les établissements destinés à l'accueil, à la formation ou à l'hébergement des mineurs (incluant les cours de récréation) : aucun emplacement réservé aux fumeurs ne peut être créé dans ces établissements. Depuis le 1<sup>er</sup> janvier 2008, cette interdiction a été élargie aux lieux de convivialité (débits de boissons, hôtels, restaurants, débits de tabac, casinos, cercles de jeux et discothèques).

<sup>18</sup> Interdiction de vente d'alcool et de tabac pour les mineurs, interdiction légale du cannabis quel que soit l'âge.

Confrontés, lors des focus groupes, à l'image d'une tablée levant son verre, l'ensemble des participants y ont vu « *des jeunes qui s'amuse et qui profitent pleinement de la vie* ».

L'alcool est également adossé à la notion de culture et de tradition, cité en particulier par les jeunes dont un parent travaille dans le secteur viticole (exploitants) ou les métiers de bouche (sommelier, caviste, restaurateur). Le discours sur la banalisation de l'alcool et son caractère « culturel » en France est très présent parmi les jeunes de classes moyennes et supérieures, qui sont majoritairement consommateurs eux-mêmes. Cependant, les allusions à la « noblesse » des produits alcoolisés (le vin, le champagne) et à une certaine tradition du « bien boire » (associé au savoir-vivre) contrastent avec les récits autour de leurs propres usages, dominés par le recours à des alcools forts – dont certains sont cités par les deux sexes (vodka, tequila), d'autres plutôt par les garçons (whisky, pastis) ou les filles (liqueur de coco) –, à des quantités qu'ils jugent eux-mêmes collectivement excessives et à des épisodes de perte de contrôle (jugés troublants ou amusants selon les cas).

Au-delà de son caractère festif, l'alcool semble représenter un enjeu de présentation de soi pour de nombreux jeunes. La connaissance intime de l'alcool est vécue comme une ardente obligation, parfois difficile à concilier avec l'interdit religieux ou familial, en particulier parmi les jeunes de confession musulmane :

« *Il y en a qui pensent ça... Que on va à une fête, il faut boire de l'alcool. Moi je suis pas d'accord, je veux être un bon musulman !* » (Zacky, 15 ans).

De même, Nina, 13 ans, déçue par son premier contact avec l'alcool, avoue en concevoir une forme de gêne, comme s'il était impensable de ne « *pas aimer l'alcool* » : comme pour se rassurer, elle se confond en justifications, en faisant part de son impression « *qu'il faut être un minimum plus âgé pour bien aimer ça* » et qu'« *[elle y viendra] sans doute* ».

La représentation du caractère quasi-impératif de l'alcool est, enfin, résumée par les propos de Chloé, 17 ans, qui, interrogée sur le conseil qu'elle pourrait donner à sa cadette de 14 ans, déclare qu'elle souhaiterait jouer un rôle protecteur en la dissuadant d'essayer le tabac, tout en avouant que, en matière d'alcool, elle « *ne [pourra] pas complètement lui interdire* », suggérant l'inévitabilité d'une consommation au moins occasionnelle d'alcool pour ne pas paraître socialement inadapté.

Ainsi, la plupart des jeunes interrogés n'ayant jamais bu considèrent qu'ils boiront un jour, « *au moins pour voir* ». Comme le souligne un enquêté, ne pas boire expose à passer pour un « *rabat-joie* » ou un « *no life qui ne sait pas s'amuser* », sauf à pouvoir faire valoir une impossibilité « valable » (interdit religieux, alcoolisme dans la famille, intolérance physique<sup>19</sup>).

Les risques et les conséquences liés à la consommation d'alcool en période de maturation cérébrale s'avèrent peu pris en compte, à l'exception d'une figure pathologique bien connue : l'intoxication aiguë conduisant au coma éthylique, qu'un cinquième des jeunes disent avoir observé dans leur entourage amical. En pratique, le coma éthylique constitue l'étalon de mesure auquel se réfèrent automatiquement les usagers occasionnels lorsqu'ils sont interrogés sur leurs niveaux de consommation éventuellement excessive, comme s'il s'agissait d'un indicateur de sévérité légitimant leur propre consommation :

« *J'suis pas du genre à faire un coma éthylique euh (rires), j'suis une fille sérieuse, moi, je bois comme tout le monde* » (Anne, 17 ans)

« *Je me suis jamais vraiment dit 'j'ai déconné, j'ai trop bu'... Mais je suis jamais partie en coma éthylique non plus ! Par contre, ça m'est déjà arrivé de tomber. Trop bu, genre je tombe* » (Loucia, 17 ans).

En deçà du coma éthylique, la consommation, même jusqu'à l'ivresse, semble donc considérée comme relativement « normale », à l'image de ce propos d'un garçon de 16 ans : « *tant qu'on n'est pas dans le coma, ça va, on se débrouille* ». Les risques à bas bruit et les conséquences à moyen et long terme sont, par conséquent, complètement absents des discours :

---

<sup>19</sup> À l'instar du gène de résistance à l'alcool parmi les jeunes d'origine asiatique.

*« La cigarette, on connaît les effets : cancer du poumon et tout ça. Le cannabis, on connaît un peu moins. L'alcool, on sait que si t'en prends beaucoup trop, t'es en coma éthylique et tout ça... Mais on dit pas 'boire tue'... On dit pas 'chaque année, plusieurs millions de gens meurent d'un cancer de l'estomac à cause de l'alcool' » (Grégory, 17 ans).*

### **Encadré : Comment les adolescents définissent-ils l'ivresse ? Focus sur la perception des excès liés à l'alcool**

Un aspect original de l'enquête a consisté à interroger les représentations de la notion d'ivresse et de perte de contrôle. Contrairement au tabac, jugé relativement pauvre en termes d'effets sur le corps et le psychisme, l'alcool donne lieu à une gamme d'états de conscience modifiés que les jeunes prennent un plaisir manifeste à décrypter, proposant un véritable nuancier des effets de l'alcool et des « degrés d'ivresse » : « *on peut être ivre en étant juste joyeux et ivre en étant complètement mort, à ne plus pouvoir marcher, à vomir des trucs comme ça* » (Margot, 18 ans). On peut ainsi retracer les critères pratiques utilisés par les jeunes pour décrire l'ivresse (expérimentée par un quart des jeunes de l'échantillon). Le premier stade avant l'ivresse (en général en deçà de 3 verres) correspond à un état jugé agréable (« *un peu bourré* » ou « *éméché* ») : montée des effets (« *ça fait un peu tourner la tête* »), sensation de chaleur, de légèreté et de détachement (« *on commence à être bien et bien joyeux.se* » ; « *on est tranquille, on n'a besoin de rien* »), effacement de la conscience de soi (« *on commence à dire n'importe quoi et à rigoler* »). À ce stade, l'impression de flottement reste contrôlable. « L'ivresse » semble identifiée à cet état transitoire fragile, entre de premiers effets (légers et plaisants) et le moment où l'impression de bien-être se transforme, soit pour s'estomper, soit pour s'amplifier selon que l'on arrête ou continue à boire. Au-delà de 3 verres, la plupart des jeunes citent des effets indésirables qui leur donnent le sentiment d'être « *malades à cause de l'alcool* » : somnolence et mal de ventre chez les filles, fatigue, mal au cœur, étourdissement, chute, malaise pouvant aller jusqu'au vomissement, repli sur soi (« *si tu commences à dépasser ce seuil, bah tu commences vraiment à être dans ta bulle et là ça n'a plus d'intérêt, t'es plus trop avec tes potes, tu es seul quoi* »), voire violence. Dans l'ensemble des discours, le vomissement marque la frontière entre ivresse légère et consommée. Par exemple, Suzanne, 16 ans, raconte n'avoir jamais été ivre car elle a « *vraiment peur du vomi* » et s'est « *posé des limites* » pour éviter d'en arriver là : « *même quand j'ai eu légèrement envie de vomir c'était 'non, non, non, non, non' j'ai pas du tout envie de vomir' et tout à coup tout redescend* ». Le dernier stade de l'ivresse (« *ivre mort* ») désigne la perte de contrôle, du corps (« *tomber par terre* », « *ne pas tenir debout* ») voire de l'esprit (coma éthylique). Les représentations de la consommation excessive d'alcool font intervenir trois notions : la quantité absorbée, les effets physiques visibles mais aussi les perceptions internes. Ainsi, Louise, 16 ans, identifie-t-elle trois modes d'alcoolisation distincts (joyeux, forcé et dépressif), correspondant à une échelle de sévérité de la consommation en trois grades qui se retrouvent dans les propos de nombreux jeunes : « *Pour moi, l'alcool, soit c'est pour s'amuser et c'est joyeux ; soit c'est parce qu'on se force mais comme c'est pour faire la fête, genre 'on va tous être bourrés ça va être trop ouf, ça passe ; soit c'est pour oublier et là, c'est de l'addiction* ».

### **Normalisation du cannabis : la génération de l'herbe ?**

À rebours de la disgrâce frappant la cigarette, une représentation plus ambiguë se fait jour autour du cannabis. « *Plaisant* » dès la première prise, « *plus sympa* » (« *convivial* », il « *[rendrait] plus joyeux* »), le cannabis bénéficie d'une image positive et « *dédramatisée* » parmi les jeunes :

*« Quand on parle de celui qui fume tout le temps, j'aurais une sorte de cliché genre le rasta un peu. Alors que celui qui en fume occasionnellement, ce serait plutôt un jeune normal quoi... » (Thibaut, 17 ans).*

Sans cesse comparé au tabac, le cannabis est perçu comme presque aussi accessible (malgré son statut illicite, rarement mentionné dans les entretiens), « *meilleur au goût* » et sujet à un investissement plus rationnel (car il procure exactement l'effet recherché) :

*« Quand j'ai fumé la cigarette... ça n'a aucun effet. Tu inspires, tu recraches, ça fait rien ! C'est différent quand tu fumes la beuh... au moins quand tu fumes la beuh t'as quelque chose en retour, t'as du plaisir, tu te sens mieux... la cigarette*



*ça te fait rien, donc voilà pourquoi je voulais pas être tous les matins comme ça en train de fumer* » (Thomas, 17 ans, en seconde professionnelle, consommateur régulier de cannabis et d'alcool).

Il est, surtout, jugé moins addictif et « *dangereux* » que la nicotine.

Le cannabis est en effet associé à un style de vie riant et détendu (« *cool* »), ne présentant pas de danger particulier : contrairement au tabac, il n'est pas associé à la maladie (« *on n'a jamais vu quelqu'un en train de souffrir à cause de ça et moi, j'ai jamais eu de problème avec ça* ») ou à la mort :

*« Moi, quand on me parle de clope, je pense direct aux poumons brûlés et aux maladies, alors que j'y pense pas directement quand on me parle de cannabis. Le gars qui fume du cannabis, c'est le gars qui s'en fout, qui s'éclate, à moitié endormi mais, en gros, c'est pas quelque chose qui représente la mort »* (Sylvain, 16 ans).

Par comparaison avec le tabac, le cannabis est donc perçu comme un produit « *qui ne fait pas de mal* », comme en témoigneraient ses vertus thérapeutiques : dans un propos mettant dos à dos cannabis et tabac, un garçon de 17 ans estime (avec un soupçon de provocation) que « *pour [lui], le cannabis, c'est une plante médicinale qui retarde le cancer (rires)* ». Au-delà de cette boutade, force est de constater que, dans les discours des jeunes interrogés, les risques du cannabis ne sont jamais évoqués, alors que ses « *bénéfices* » supposés sont largement cités, par exemple l'idée que « *le cannabis augmente la créativité, peut augmenter les résultats scolaires, que ça n'était pas si nocif pour la santé parce que c'est une plante, végétal. Voilà* » (Cécile, 16 ans).

En pratique, tout se passe comme si les représentatives négatives du tabac accroissaient la normalisation du cannabis, qui semble bénéficier de ce discrédit. La normalisation du cannabis paraît, en outre, redoublée par sa large diffusion dans la population (suivant l'idée que « *tout le monde fume* »<sup>20</sup>) et la transformation du marché au profit de l'herbe, perçue comme moins nocive que la résine et dotée de propriétés positives. Un des constats majeurs de l'enquête réside en effet dans le massif désaveu de la résine de cannabis (shit), très majoritairement désignée dans des termes péjoratifs (« *pneu* », « *merde* »...), traduisant méfiance et réserves quant à sa composition et ses effets et la reconfiguration en marche des modes d'usage du cannabis dans les nouvelles générations :

*« Je fais attention, je fume pas n'importe quel shit »* (Léo, 17 ans)

*« Les effets du shit, je trouve que c'est différent. Personnellement, moi le shit ça m'endort, ça me ramollit. La beuh, ça dépend des variétés, mais plutôt ça m'excite, ça me pousse à faire la fête. Le shit ça me ramollit je trouve »* (Léo, 17 ans)

*« Le shit me donne vraiment mal au crâne, ça me fait des yeux vraiment hyper lourds et tout ça j'aime pas »* (Rosalie, 17 ans)

*« Ce n'est pas le même goût que la beuh parce que des fois ça te fait tousser le shit »* (Vincent, 16 ans)

*« L'effet du shit et l'effet de la weed sur moi, c'est incomparable, c'est deux drogues différentes en fait. La weed, ça me stimule, ça me réveille. Et le shit ça m'endort, ça me met un coup dans la tête, je comprends plus rien, on dirait une loque »* (Lili, 17 ans).

À de rares exceptions, l'herbe est nettement plus appréciée que la résine, en particulier pour son goût (plus prisé car « *plus doux* ») mais aussi pour ses effets, jugés « *incomparables* » (plus agréables car plus progressifs et plus « *planants* » que la résine, souvent « *trop forte* ») : « *La beuh j'aime pas, pas du tout (...) C'est le goût en fait, je sais pas avec la beuh j'ai l'impression que j'ai un goût super désagréable après avoir fumé une barre. Je sais pas pourquoi il y a des gens ils adorent moi je déteste. Je pourrais pas la décrire, c'est une sensation j'ai l'impression que j'ai un goût de brûlé étrange que j'ai pas avec le shit. J'aime. Je fume que du shit* » (Nils, 17 ans).

Les discours enthousiastes à propos de l'herbe, dont le goût réputé agréable serait associé à peu de nocivité, sont extrêmement nombreux et détaillés, à l'image de cet exemple : « *Franchement, l'herbe, si je pouvais la manger, je la mangerais comme ça... Rien que l'odeur ! L'odeur me plaît vraiment beaucoup. Genre si je pouvais avoir un parfum cannabis, je l'aurais... Non rien que l'odeur... C'est aussi quelque chose qui pousse dans la terre, donc j'ai du mal à concevoir*

---

<sup>20</sup> Au-delà même du tabagisme dans certains milieux (« *je connais plus de gens qui utilisent le cannabis que la clope* »).

*qu'on puisse essayer de nous faire gober que c'est quelque chose de mauvais, sachant que ça pousse dans le sol, déjà. C'est que du cannabis et, à petites doses, c'est pas néfaste du tout* » (Lucie, 17 ans).

L'herbe est, en particulier, opposée à la résine et vantée pour ses propriétés « naturelles ». Elle est en effet perçue comme plus « pure » (non coupée) et « de meilleure qualité ». Ainsi, à travers la montée en charge de l'herbe, le cannabis semble avoir acquis l'image favorable d'un produit « naturel », « non chimique », « presque bio » :

*« La beuh, c'est plus vert, ça fait un peu herbe [...] La beuh, c'est plus léger je trouve, c'est plus doux et tout ça »* (Rosalie, 17 ans)

*« La beuh c'est la plante, c'est plus naturel. Le shit, on sait jamais ce qu'il y a dedans, il y a des cochonneries et tout »* (Léo, 17 ans)

*« Le cannabis pur [sans tabac], c'est plus sain. C'est pas trifouillé, tu peux pas le couper, il y a moins de merdes dedans. La défonce n'est pas pareille aussi. Le shit, il va te mettre pas très bien des fois, tu vas être plus dans le mal que dans le bien, alors que ça va juste te poser, tu planes, c'est tout, c'est vraiment juste ça »* (Kayes, 15 ans).

La quasi-totalité des fumeurs actuels de l'échantillon déclarent ainsi fumer de l'herbe, soit depuis toujours, soit en alternance avec de la résine, soit après avoir abandonné la résine :

*« Depuis toujours, je fume que de l'herbe [...] Bah déjà le nom ne m'a pas inspiré : le shit (rires). Non plus sérieusement, quand j'ai su que c'était coupé tous ces trucs là, j'ai pas... Fumer du pneu c'est pas mon truc [...] Puis même le goût du shit, j'ai pas aimé en fait, c'est pas bon... Nan, l'herbe, y'a qu'ça de vrai ! »* (Camille, 17 ans)

*« Le shit non, il y a trop de trucs différents dedans pour qu'il ait la bonne consistance, pour qu'il soit dur, tout ça... non »* (Antoine, 16 ans)

*« Quand j'étais au collège, je fumais du shit, mais là je fume plus de la beuh »* (Nina, 15 ans) ; *« Alors moi, j'ai fumé beaucoup beaucoup de shit parce que c'est moins cher. Et là maintenant je fume beaucoup de beuh surtout, enfin je fume que de la beuh »* (Tristan, 17 ans)

Louis-Victor, 17 ans, passé du shit à l'herbe : *« ça me détruisait, quoi. Je savais jamais ce que je fumais »*

*« L'herbe, c'est pas de la merde comme le shit. Moi l'herbe, quand j'en ai c'est de la naturelle qui fait beaucoup de bien, qui détend »* (Vincent, 16 ans)

*« La beuh, c'est quand même d'une meilleure qualité. Mais j'en achète moins souvent que du shit parce que bah... Le shit, ça me dure plus longtemps que la beuh, mais bon je préfère quand même la beuh pour le goût, ça a quand même meilleur goût »* (Pierre, 15 ans).

Le cannabis sous forme d'herbe est, par ailleurs, valorisé car il ne nécessite pas d'être mélangé à du tabac et serait « moins coupé que la résine » (la plupart de ses amateurs déclarent n'avoir jamais eu, avec l'herbe, « de mauvaise surprise »). L'herbe est toutefois jugée plus chère et plus « difficile à trouver » (sauf dans certaines régions, comme à Bordeaux par exemple).

### **Les figures négatives de l'usager : « alcooliques », « drogués », « addicts », des figures-repoussoir**

Dans la mesure où les opinions sur les drogues se construisent en même temps que les pratiques d'usage et s'influencent réciproquement : lorsqu'ils passent à un usage occasionnel ou régulier, les jeunes révisent leur jugement en estimant que la substance n'engendre pas de dépendance. Il est, à cet égard, frappant de relever l'association entre fréquence d'usage élevée de cannabis et stigmatisation des « drogues dures » (héroïne, crack...) – en relevant la persistance de l'opposition entre « drogues dures » et « drogues douces » dans les représentations (plusieurs jeunes commettent d'ailleurs le même lapsus en parlant de « drogues normales »). Tout se passe comme si cette représentation binaire participait à défendre sa propre consommation de cannabis, auto-légitimée par son caractère social et convivial.

Par opposition, ces jeunes dessinent une figure (réprouvée) du « toxicomane », mais aussi désormais de « l'alcoolique » et du fumeur de tabac, définis dans des termes « biologiques », qui seraient tous trois

déformés et diminués par le produit qu'il consomme. Le discours de normalisation du cannabis est donc construit sur l'opposition de deux types de produits, dont il est affirmé que l'un (le cannabis) renforce les liens sociaux, alors que l'autre (l'héroïne) les détruit, et que l'un (le cannabis) est anodin, alors que l'autre (le tabac) est dangereux.

Dans ce sens, les propos sur « la drogue » tracent une sorte de frontière symbolique entre ce qui est social, légitime dans un contexte de groupe, sujet à une régulation, à ce qui constitue une pratique marginale et moins acceptable. On peut supposer que ce dégoût n'est pas seulement celui des autres mais traduit, précisément, la peur de devenir comme eux : dans ce sens, ces expressions extrêmes du dégoût traduisent une urgence à se « séparer » (Memmi *et al.*, 2016).

### ***Répertoires de jugement des politiques de prévention***

L'analyse des discours révèle une confusion généralisée entre publicité et prévention. Les informations relayées dans le cadre de campagnes institutionnelles sont mises sur le même plan que les messages des producteurs et des distributeurs de cigarettes, au sein d'une catégorie générique : les « *campagnes de publicité* ». À ce titre, les avertissements sanitaires et les photos apposés sur le paquet neutre de cigarettes sont jugés peu crédibles car « *excessifs* » voire « *mensongers* » (« *on n'en voit jamais, en vrai, des goîtres de cette taille* »). Ce déficit de crédibilité expose les messages de prévention au même discrédit que les contenus à caractère publicitaire, destinés à « *vendre n'importe quoi* ». Les commentaires sur les discours de prévention font aussi émerger la question de la différenciation entre drogues « légales » et illégales, considérée comme « *hypocrite* » et « *pas logique* », contribuant au brouillage entre publicité et prévention :

*« Si, dans les paquets c'est écrit 'fumer tue', bah pourquoi vous vendez ces paquets ? C'est de l'hypocrisie ! »*  
(Tatiana, 15 ans).

Enfin, les jeunes soulignent l'absence de crédibilité et d'efficacité de ces messages préventifs, qu'ils perçoivent comme désajustés par rapport à leur propre expérience :

*« Sur le cannabis, pfff ! Je pense aux espèces de clips de prévention avec des jeunes mal coiffés et des écharpes (rires). Ça se voit que c'est des comédiens qui jouent très mal. Ils essayent d'utiliser des expressions de jeunes mais généralement ils y arrivent pas, i'parlent pas de façon normale »* (Hugo, 15 ans).

Ce sentiment d'être soumis à des messages alarmistes et dramatisants génère des stratégies de neutralisation, dans un geste de retournement du stigmate et de provocation, à l'image de ce garçon de 17 ans racontant qu'il collectionne les images et les photos des paquets neutres : « *j'achète les paquets et je fais la collection. En mode 'ah, cool, çui-ci je l'avais pas!' (rires) Oh, tiens ! Des poumons encrassés, je l'ai jamais eue celle-ci ! C'est dégueulasse mais c'est marrant... T'as le rouge-gorge aussi, t'sais le cancer de la gorge...* ».

De la même manière, les interventions en milieu scolaire sont aussi évoquées par certains jeunes avec une distance critique.

### **Motivations d'usage et dynamiques de construction des trajectoires**

Si les enquêtes quantitatives menées en population jeune offrent quelques pistes explicatives quant aux facteurs associés aux consommations régulières, le processus de construction d'habitudes de consommation demeure encore peu documenté. Afin d'ouvrir quelques pistes de réflexion, l'enquête ARAMIS s'est intéressée à la dynamique des trajectoires d'usage, en retraçant les parcours menant de l'expérimentation à l'usage occasionnel puis, le cas échéant, à l'usage régulier voire quotidien.

L'objectif était de comprendre pourquoi, au-delà de l'initiation, certains jeunes poursuivent leur consommation jusqu'à parfois s'installer dans un usage régulier, alors que d'autres l'interrompent ou

contiennent leur consommation à un niveau jugé « raisonnable », en mettant en œuvre des techniques de gestion des consommations.

Une des clés de compréhension réside dans les motivations d'usage, associées à des contextes socio-familiaux et des modes de vie et de sociabilité. Dans la mesure où les motivations à consommer se transforment au fil des expériences, l'analyse s'appuie sur la notion de « carrière » conceptualisée par le sociologue Howard Becker.

Bien que l'expérimentation soit avant tout motivée par la curiosité, excitée par les incitations sociales à essayer, la recherche d'effets spécifiques ne devient une motivation que lorsque le sujet a appris à les percevoir et à les apprécier : c'est donc bien l'apprentissage de l'usage qui produit la motivation, et non l'inverse.

### ***Conditions d'entrée en consommation***

#### **Dispositions à essayer et accessibilité : deux conditions de possibilité sine qua non**

On peut distinguer schématiquement trois phases dans la carrière d'un usager, qui correspondent aux figures du débutant, de l'usager occasionnel et de l'usager régulier. Comme le souligne Becker, deux conditions doivent être réunies pour qu'un individu expérimente le cannabis : il doit d'abord être disposé à essayer et le produit doit lui être accessible.

La disposition à essayer suppose de remettre en cause, selon les cas, les normes familiales, religieuses ou légales qui proscrivent l'usage de tabac, d'alcool ou de cannabis.

En analysant les propos des consommateurs, on note que la tentation de « tester » est rarement confrontée à l'interdit légal ou aux normes médicales : en revanche, elle mentionne parfois le discours prohibitif des parents, en particulier pour le tabac.

Cet interdit familial sur le tabac est surtout cité par les jeunes filles et par les garçons de confession musulmane :

*« Mon père, il me dit que s'il me voit il me tue » (Ayman, 17 ans, dont le père fume depuis l'âge de 14 ans)*

*« Si je fume ma mère elle me tue » (Olivia, 16 ans)*

*« Ma mère, si elle savait que j'ai fumé, elle deviendrait folle » (Thomas, 16 ans)*

*« Ma mère, elle veut pas que mes petits frères prennent mauvais exemple et je suis l'aîné... Elle veut pas que je fume (...) Sinon je sais ce qui va se passer : la mère va sortir et le père, homme contre homme, va te dire qu'il faut pas fumer, et dans d'autres familles c'est pas comme ça, ils vont direct te frapper et appeler ta grand-mère en Afrique que tu connais même pas et ils vont le dire que son petit-fils fume, ils vont aussi appeler ton oncle en Afrique pour lui dire... chez nous c'est comme ça ! Et ici c'est au bled direct ! (rires de tous) » (Souleymane, 16 ans, originaire de Dakar au Sénégal).*

Dans les zones d'habitat populaire (en cité), le rôle joué par les aînés (grand frère, cousin ou sœur) est très souvent évoqué.

Une fois disposé à essayer, l'individu doit pouvoir accéder au produit. Qu'il s'agisse de produits licites pour les adultes mais interdits à la vente aux mineurs (tabac, alcool) ou de produits illicites classés comme stupéfiants, l'approvisionnement est considéré comme « facile » par les jeunes : au sein de l'échantillon, à partir de 16 ans la totalité des jeunes déclarent s'être déjà vu proposer du cannabis et une majorité déclarent pouvoir facilement en trouver :

*« C'est vraiment pas compliqué à trouver, c'est plus compliqué de ne pas en voir (rires) » ; « trouver de la drogue c'est hyper facile, en teuf, à Marseille, n'importe où » (Marina, 17 ans)*

*« On trouve ça n'importe où, du coup c'est pas dur, même pour un minot de dix ans, il peut trouver, il peut se trouver une barrette quand il veut, c'est pas compliqué » (Hugo, 17 ans).*

La plupart des mineurs de 16-17 ans interrogés indiquent savoir où trouver du cannabis et citent plusieurs endroits d'approvisionnement :

*« C'est sûr qu'aux Docks c'est facile à trouver »* (Lucie, 17 ans, Marseille).

La présence de consommateurs parmi les pairs joue évidemment comme facteur facilitateur (*« tout le monde a un pote qui consomme qui saura où en trouver »*).

Plus rares sont les récits démystifiant l'accès à d'autres produits illicites, même s'ils existent, en particulier à propos de la kétamine et la MDMA/ecstasy :

*« [À propos de la kétamine] je pensais pas qu'on pouvait en trouver comme ça, qu'il y en a un qui pouvait te l'échanger contre un joint. Ça, c'est vraiment un truc qui m'avait choquée parce que, pour moi, kétamine c'était un peu comme héroïne, c'était quelque chose qui se faisait en cachette, que tu montrais pas à tout le monde, qui était assez dur à trouver. Et au final, je me suis rendu compte que ça se trouvait comme ça »* (Lili, 17 ans).

### **Motivations à tout essayer, la fétichisation des expériences ?**

Les récits d'initiation font apparaître une forte valorisation du vécu de l'instant présent : la nécessité de *« faire des expériences »* est présentée comme une évidence. Cette fétichisation de l'expérience (*« voir ce que ça fait »*) fait certes écho à la curiosité de tester ses propres limites mais elle renvoie aussi à la peur de vivre des choses moins exaltantes que ses pairs, qui pousse à rester en groupe pour ne pas passer à côté d'avantages sociaux, d'expériences, de réseaux. Cette anxiété est évidemment alimentée par la stimulation permanente propre aux sociétés consuméristes (notamment par le biais des réseaux sociaux) qui entretiennent la crainte que les autres puissent vivre des expériences plus gratifiantes :

*« Moi, j'ai une philosophie dans la vie, c'est que faut pas mourir con, et du coup j'essaye pour voir c'que c'est, j'aime pas critiquer sans connaître, et j'ai essayé »* (Bastien, 17 ans)

*« Le fait de pouvoir dire moi, j'ai déjà essayé, c'est quelque chose de... Qu'on croit bien donc du coup voilà, c'est tout. Donc le fait de pouvoir dire j'ai essayé. Donc en fait plutôt satisfait »* (Ancelin, 17 ans)

Surtout, l'attrait des expériences semble corrélé à la peur manifeste de manquer un moment important (d'où l'enjeu d'*« être dans l'ambiance »* et *« ne rien rater de la fête »*). Ainsi, certains mineurs revendiquent d'avoir expérimenté avant tout pour *« faire [leur] expérience »* et rechercher des sensations :

*« La plupart des drogues que j'ai testées c'était juste dans un cadre vraiment... c'était vraiment une période, et c'était vraiment pour mon expérience en fait. C'est vraiment je voulais vivre des trucs waouh »* (Loucia 17 ans).

Ce phénomène, que certains psychosociologues appellent le *Fear of missing out*, s'illustre par la prégnance des discours appelant à *« en profiter tant qu'on est jeunes »*, sous peine de *« regretter après »*, comme si le meilleur se conjugait nécessairement au présent :

*« On a une seule vie. Entre 15 et 17 ans, il faut tout faire ! Tout faire ! Parce qu'à partir de 21-22 ans, on va regretter »* (Issa, 17 ans).

On peut faire le parallèle avec les récurrences thématiques de la tentation parmi les jeunes de confession musulmane, qui évoquent *« les drogues et les filles »* dont il faut *« profiter avant d'être adulte »*.

Paradoxalement, ce constat coexiste avec celui d'un faible niveau d'information sur l'actualité : globalement, les jeunes interrogés s'avèrent faiblement politisés, revendiquant pour beaucoup une distance à la réalité. En dehors des jeunes du milieu dit festif (qui se définissent eux-mêmes comme des « teuffeurs »), peu de préférences culturelles ont été affirmées dans les entretiens.

### « Apprendre à consommer » : rationaliser sa pratique

Pour « apprendre à consommer », le débutant doit d'abord s'affranchir des normes sociales qui condamnent l'usage, présenté comme dangereux et ressenti comme faisant perdre le contrôle de soi. Cet effort de « relativisation », plus ou moins important selon le milieu socio-culturel, revêt différentes formes. Par exemple, plusieurs jeunes interrogés comparent le cannabis au tabac, pour souligner les avantages du premier :

*« Je pense que le tabac c'est le pire. Le cannabis c'est beaucoup mieux [que le tabac] » (Kayes, 15 ans)*

*« La cigarette, ça fait mal quand tu fumes, ça rentre dans les poumons, quand tu fumes tu sens que ça fait mal, deux ou trois barres et c'est fini, on est dégoûté. Alors que le cannabis ça fait pas mal, et puis on plane... quand on fume le cannabis, on ne fume pas beaucoup, on peut fumer un joint » (Issa, 17 ans).*

Plus généralement, l'alcool et le cannabis sont souvent valorisés par rapport aux autres drogues et gratifiés d'un « statut à part » :

*« La cocaïne, tout ça, bon, c'est normal que ce soit un sujet tabou ! Mais le cannabis, franchement... En plus il y a des pays où c'est légal et ce n'est pas pour ça que c'est la fin du monde... c'est comme l'alcool quoi, il faut juste être modéré » (Chloé, 17 ans).*

Pour se convaincre qu'il n'est pas dépendant du cannabis, un autre jeune conclut que, puisqu'il a bien conscience de ce risque, c'est qu'il le maîtrise. L'utilisateur apprend donc à rationaliser sa pratique, à la fois pour la justifier et pour la rendre compatible avec ses contraintes (financières, professionnelles...). Ainsi, pour débiter et perpétuer sa consommation, l'utilisateur est amené à neutraliser les stéréotypes qui condamnent sa pratique, en se persuadant qu'ils reflètent l'opinion des profanes non-éclairés, et substituer à ces idées reçues une interprétation plus favorable, fondée sur son expérience personnelle et celle de ses pairs. La plupart des jeunes usagers occasionnels et réguliers interrogés ont le sentiment de « gérer » leur consommation : ils la vivent comme une succession maîtrisée de choix délibérés et réfléchis, le contrôle de soi étant par ailleurs une des règles informelles dans certains groupes de consommateurs.

D'autres types de rationalisations sont à l'œuvre dans les discours. En clamant que l'usage est la norme (« tout le monde fume »), ou en affirmant que le cannabis n'est pas dangereux pour la santé et qu'il ne provoque pas de dépendance, les jeunes situent leur usage dans un cadre récréatif et collectif, par opposition à l'héroïne qui, elle, serait source de danger et de dépendance. Ces stratégies de minimisation du risque permettent à l'utilisateur de veiller à ce qu'il n'y ait pas de dissonance trop marquée entre ses opinions et sa pratique.

C'est avec ses pairs que l'utilisateur débutant apprend à provoquer, contrôler et apprécier les effets psychoactifs des produits. Les pairs jouent en effet un rôle de soutien logistique à la consommation : ils contribuent à l'apprentissage du débutant et offrent des opportunités d'usage :

*« Bab c'était l'année dernière, en avril... j'ai fait mon premier festival, l'Insane, à Avignon, donc trance, hardcore, tout ça, avec toute cette bande de potes qui en prenait déjà. J'y suis allée avec ma meilleure amie aussi, que je connais depuis toute petite, qui elle avait pris de la MD, un mois auparavant (...). Donc on est allées avec elles, discuter, puis elle prenaient de la coke, elles nous ont proposé, et avec ma meilleure amie on s'est regardées, on a hésité, je lui ai dit « vas-y, commence et je le fais après ». Donc elle a pris une trace, j'ai pris une trace, puis après elles nous en ont redonné, on a pris deux traces chacune du coup » (Victoire, 17 ans).*

À chaque phase du parcours d'usage correspond ainsi un mode d'approvisionnement spécifique : alors que le fumeur débutant n'achète pas ses propres paquets de cigarettes mais les « taxent » à d'autres, pas plus que son cannabis, l'utilisateur régulier ne dépend plus de ses pairs pour son approvisionnement et sait comment se procurer du cannabis par lui-même, et qui plus est « de bonne qualité et à bon prix ». Un des marqueurs d'entrée dans la carrière de consommation réside donc dans l'attention au prix et à la rentabilité de l'investissement et la capacité à faire des efforts pour optimiser ses bénéfices de consommation. Pour la transition vers des niveaux d'usage plus élevés, certaines activités et sorties avec les pairs sont liées à la consommation de produits illicites : les soirées chez des amis pour l'usage d'alcool, les soirées en « teuf » ou des « événements » pour les produits illicites. Les ressources financières (argent de poche) et l'étendue du réseau de sociabilité constituent aussi des facteurs de risque.

### **Contextes, ambiances et « moments » de consommation**

L'analyse des discours révèle l'extrême variété des motivations et des configurations d'usage, d'un produit à l'autre mais aussi pour un même produit.

Tabac, alcool et cannabis sont associés à des moments et à des lieux bien particuliers et visent, soit à « *se mettre dans l'ambiance* » (pour les produits associés aux contextes nocturnes), soit à séquencer la journée, à la manière des objets transitionnels.

On peut aussi relever une série d'oppositions entre ces usages :

- accompagner le quotidien (tabac) ou « *mieux profiter de la fête* » (alcool le week-end, certains types de joints de cannabis fumés en guise de « *récompense* ») ;
- produits consommés en journée (tabac, cannabis) versus produits de nuit (alcool, cannabis) ;
- produits de convivialité versus produits de confort – certains pouvant assurer les deux fonctions (cannabis).

Si l'alcool comme le tabac sont associés à des circonstances relativement homogènes (« *faire la fête* » pour l'un, rythmer les étapes de la journée pour l'autre), le cannabis apparaît, à l'inverse, corrélé à une multitude d'usages et agit souvent comme un régulateur d'humeur(s) et un modulateur d'ambiances.

### **L'alcool, carburant de « la fête » et des « vraies soirées »**

Le constat le plus marquant concerne la place quasi-incontournable de l'alcool dans les sociabilités juvéniles, en particulier lors des sorties du week-end. L'usage d'alcool « en soirée » est érigé en norme sociale, au point de moquer les soirées sans alcool en les qualifiant de « *boums* » ou de « *goûters d'anniversaire* » (par opposition aux « *vraies soirées* »). Le critère des quantités d'alcool disponibles structure, par ailleurs, une hiérarchie entre les soirées ordinaires (« *posées* ») et les « *grosses* » soirées (rassemblant plusieurs dizaines de personnes, avec des volumes d'alcool en conséquence) :

*« Quand on fait des soirées posées entre nous, 9 c'est un maximum. On se connaît depuis qu'on est petits, on a grandi ensemble. Après, les grosses soirées, c'est avec les gens de partout un peu, soit toute la ville, soit de toutes les autres villes. Et là il faut qu'il y ait à boire ! ».*

Deux dimensions semblent importantes lors de la préparation de ces soirées : les quantités d'alcool à assurer, qui doivent être optimisées en fonction du prix (« *la vodka, on prend que ça puisque c'est le moins cher* », Jules, 14 ans), et la garantie d'avoir des effets (pour soi et pour les autres).

Associé à l'expérience des sorties nocturnes, l'alcool participe au conditionnement festif. Il permet la désinhibition mais aussi d'aider à jouer le jeu, afin d'« *être dans l'ambiance* » et forcer l'accès à un état d'allégresse : « *aller plus facilement vers les gens* », (Camille, 17 ans) et être « *beaucoup plus sociable* » (Jeanne, 18 ans, qui estime que l'alcool participe à élargir son réseau de sociabilité : « *je vais parler à plus de monde, tout ça. Franchement, c'est un état que j'adore* »).

L'alcool joue souvent un rôle de catalyseur de la fête, de la « *préchauffe* » à la « *montée* » puis à l'ivresse, selon un rituel de consommation ordonné.

Il sert aussi parfois d'antidote à l'ennui, ou de régulateur pour compenser l'effet de somnolence parmi les usagers de cannabis :

*« Quand je suis en soirée j'ai plus tendance à boire qu'à fumer, pour pas être endormi à 1h (...) Contrairement au cannabis, l'alcool je réserve vraiment ça pour le festif », Camille, 17 ans).*

Le rapport entre l'alcool et le sexe est une autre thématique d'intérêt qui apparaît dans certains échanges, bien qu'il ne soit pas le seul produit associé à la sexualité. En tant que désinhibiteur social, l'alcool est réputé

faciliter les rapprochements sexuels – même si cet effet est diversement apprécié, en particulier parmi les filles.

Si la pratique de l'alcool, véritable attribut du weekend, apparaît majoritaire parmi les jeunes interrogés, elle fait apparaître un principe de classement au sein du groupe de jeunes dont la religion l'interdit, distinguant les « *courageux* » (qui ne boivent « *que des jus ou du Coca* ») et ceux qui ne parviennent pas à « *résister* » à l'offre d'alcool et en ressentent une certaine gêne, qu'ils tentent de minimiser par un discours de justification :

*« C'est juste certains soirs parce qu'on est dans le feu de l'action quoi », « la soirée c'est la soirée et quand la soirée est finie tout est fini » ; « je me vois pas aller en soirée pour rentrer tranquille...quand tu sors c'est pour boire ! Si je peux pas boire, je dors, c'est tout ! »* et en s'engageant à un pacte de discrétion : *« Ce qui se passe en soirée reste en soirée. On peut fumer, boire, tout ça, mais ça restera en soirée... après s'il y a des traîtres, pfff ! »*

Dans ce sens, l'alcoolisation correspond encore davantage, dans ce public, à l'objectif de s'abstraire des contraintes quotidiennes et d'accéder à un état d'insouciance :

*« En soirée on fait tout, le sexe, l'alcool, les drogues, tout... En soirée on se lâche, on est tenté par tout, même les gens qui arrivent un peu timides se lâchent à la fin...ils boivent, ils fument », « si on va en soirée c'est pas pour rester assis les bras croisés, on va pour s'éclater ! »* (Issa, 17 ans).

Pour conjurer les occasions de boire, une partie des jeunes de confession musulmane (abstinents ou non) racontent ainsi avoir développé des contre-scènes festives, limitées à une consommation de chicha et de musique, à l'abri des opportunités de consommer des drogues :

*« En gros, les petites soirées, on va chez quelqu'un, on va chicher, on dit ce soir on va chez lui, on va mettre de la musique et y'aura pas d'alcool, pas de drogues »* (Patchy, 17 ans)

*« Quand on fait des soirées entre nous y'a pas d'alcool, y'a rien, c'est que quand on fait des grosses soirées que là y'a de l'alcool »* (Aïmane, 16 ans).

La génération observée fait donc apparaître des différences socio-culturelles marquées dans le rapport à l'alcool : si, pour la plupart des jeunes interrogés, l'alcool est un passage obligé et « naturel », certains jeunes de confession musulmane invoquent l'éducation et des « valeurs » transmises par la famille pour justifier leur choix de ne pas consommer et revendiquent de pouvoir « *aussi s'amuser autrement* ».

Les entretiens collectifs réalisés auprès d'un groupe de garçons du lycée professionnel Charles-de-Gaulle (Paris 20<sup>e</sup>) et d'Épinay-sous-Sénart (Essonne), majoritairement issus de familles musulmanes subsahariennes, par comparaison avec les entretiens auprès d'enquêtés de l'Ouest francilien déclarant consommer l'alcool « *à toutes les soirées* » sans « *compter les verres* », illustrent cette dichotomie, redoublée par des rapports très genrés aux consommations. Ainsi les jeunes filles de confession musulmane déclarent-elles privilégier les soirées entre filles (« *on est entre nous* ») et les soirées en famille, où l'alcool est proscrit, mais s'accorder parfois le droit de « *faire de la chicha* », y compris avec des garçons :

*« Une fille qui fume la chicha, ben voilà, c'est normal pour nous. Après, une clope, c'est moins bien vu, joint c'est encore moins bien vu »* (Aïmane, 16 ans).

La consommation de chicha, qui n'était pas recherchée dans l'enquête mais qui a émergé de manière importante, semble s'imposer comme une pratique festive alternative à la consommation d'alcool et de cannabis, en particulier parmi les filles (même si une catégorie de femmes réputées défier les valeurs et l'éducation musulmanes parce qu'elles vont fumer dans les bars à chicha, sont désignées par le terme péjoratif de « *beurettes à chicha* »).

Elle permet de partager un moment de convivialité autorisée (« *on est en groupe, on se pose* »), avec un produit jugé moins dangereux que les autres substances (« *c'est pour ça qu'il y a des bars à chicha et non pas des bars à cannabis* ») et moins addictif (« *en été ça peut être tous les jours mais après tu peux passer six mois sans fumer* »)



mais tout en gardant un caractère récréatif et ludique (« faire de la fumée » ou « des ronds »).

### La cigarette, compagnon de route du quotidien

Comparé à l'alcool ou au cannabis, l'usage de la cigarette apparaît fonctionnel et réduit à une gamme restreinte de circonstances de consommation, qui relèvent de l'accompagnement (« ça me tient compagnie »). Les usagers évoquent ainsi la fonction d'accompagnement de la cigarette (pour effectuer un trajet, avec le café, à la pause ou pour peupler un temps mort) et son rôle de réconfort (pour la mise en route du matin parmi les plus dépendants ou dans sa vocation à gérer une transition ou clore un cycle de la journée (par exemple, avant d'aller se coucher).

La forte capacité des fumeurs à retracer le calendrier journalier de leurs consommations témoigne de cette attention aux moments privilégiés de consommation : par exemple, Chloé, 17 ans, indique fumer sa première cigarette avant les cours (7h40) et la dernière à la sortie du lycée (soit à midi, soit vers 17h) et limiter sa consommation aux soirées (jusqu'à 8 cigarettes « pour être dans l'ambiance ») : elle n'achète pas ses propres cigarettes et ne fume jamais à la maison.

La « cigarette-plaisir » apparaît relativement peu dans les récits, si ce n'est parmi les plus âgés, comme récompense symbolique à la fin d'un cycle de la journée (à la pause de midi, après les cours/à la récré, en fin de soirée avant d'aller se coucher :

*« La dernière cigarette que je fume dans la journée, c'est le soir avant de me coucher, vers 23 heures, dans ma chambre. Je pense que c'est ma cigarette préférée parce que je suis toute seule, tranquille. Ça, c'est vraiment ma cigarette préférée que je n'enlèverai jamais... » (Jeanne, 18 ans).*

Les contraintes pour « aller fumer » sont, par ailleurs, souvent mentionnées : sortir du lycée pour fumer, « fumer à la fenêtre » ou « au bas de l'immeuble » apparaissent comme de nouvelles figures du fumeur, supposant souvent de s'isoler pour fumer.

Il en résulte que la dimension de socialisation du tabagisme semble différente des générations précédentes, hormis parmi les jeunes en situation précoce d'activité professionnelle qui considèrent la pratique tabagique comme un élément indissociable de leur sociabilité professionnelle, à l'image d'un apprenti de 17 ans racontant qu'il « la cigarette à la pause » à profit pour s'intégrer au groupe de ses aînés, entretenir les relations et à renforcer les liens avec les autres salariés.

### Le cannabis : un régulateur universel ?

Par comparaison avec le tabagisme, pratique relativement pauvre en significations, le cannabis donne lieu à une grande diversité de situations de consommation.

Il peut être mobilisé à la fois en réponse à des circonstances jugées positives (usage récréatif, festif, créatif) et négatives (pour gérer l'anxiété ou l'ennui, trouver le sommeil). Au regard de la pluralité de ses modalités et pratiques d'usage (herbe, résine ou cannabinoïdes de synthèse ; choix du dosage, etc.), on pourrait parler « des » cannabis, correspondant à différents « moments » et attentes de consommation :

*« Les purs de beuh, c'est cool. Après, quand je fume un joint de shit heu... En fait, ça dépend du moment de la journée. Ça dépend vraiment du moment de la journée. Le matin c'est cool parce que je suis vraiment défoncé même si je le charge pas beaucoup. Après, il y a des fois, par exemple, en après-midi, faut vraiment que je le charge beaucoup pour être défoncé » (Mattéo, 15 ans).*

Ces attentes peuvent donc être de divers ordres :

- rechercher du plaisir (motifs hédoniques), en solitaire ou dans un esprit de partage et de convivialité (le cannabis comme élément festif et comme « lubrifiant social ») ;
- apaiser l'anxiété et le stress, mieux dormir (un enquêté évoque le « bédodo ») ou moins souffrir (motifs auto-thérapeutiques) ;
- surmonter un obstacle ou améliorer ses performances (fonction stimulante) ;
- rompre l'ennui ou passer le temps (motif de distraction) ;
- oublier les contraintes et les difficultés ou s'oublier soi-même (recherche d'échappatoire).

Aussi le cannabis constitue-t-il tantôt une béquille, un calmant, un somnifère, un antidépresseur ou bien encore une récompense. Il se prête à de multiples régulations, d'autant plus sophistiquées que l'usage est régulier : choix de la variété de cannabis et du dosage pour obtenir des effets spécifiques, séquençement des consommations selon la variété fumée (« du matin jusqu'au soir » ou « juste le soir » lorsqu'il s'agit d'herbe).

Fréquents sont les discours détaillant la composition exacte des différents joints de la journée et leur fonction précise, par exemple :

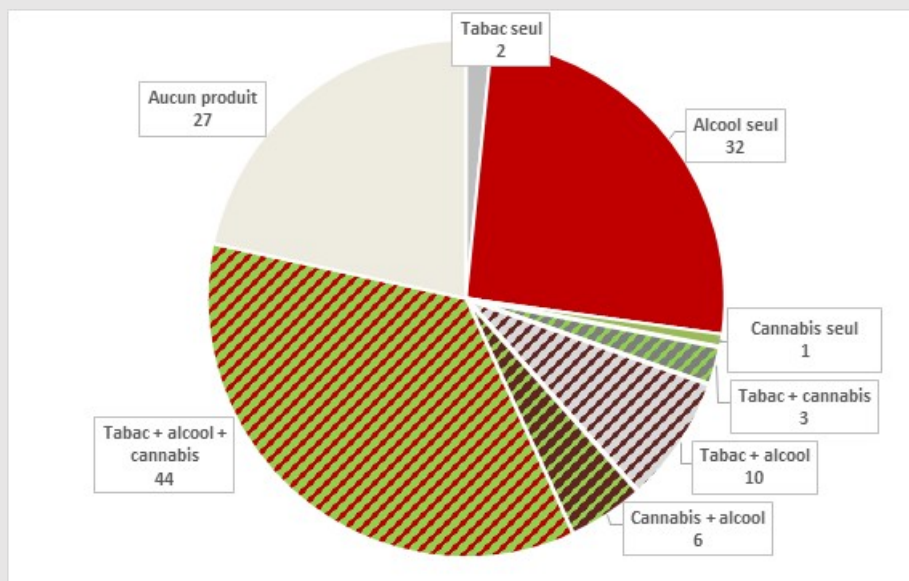
*« Ça me permet dans le moment à ne pas penser à des trucs auxquelles j'ai pas envie de penser... tu es dans ton monde, à l'aise, posé... tu penses à rien d'autre. C'est pour m'apaiser » (Thomas, 17 ans).*

### Consommations multiples et nouvelles associations de produits (à base de codéine)

#### Encadré : Structure de l'échantillon en termes de pratiques de polyconsommation

Moins d'un quart des enquêtés n'a consommé aucun produit psychoactif dans l'année précédente. À l'inverse, les trois quarts des enquêtés déclarent un usage d'alcool, associé ou non à d'autres produits. Le graphique ci-dessous montre la forte présence de l'alcool parmi les pratiques d'usage des mineurs.

Graphique 1 : Structure de l'échantillon selon l'usage actuel de produits (n = 125)



À l'adolescence, la consommation de drogues est rarement limitée à un seul produit. De fait l'échantillon de cette enquête montre la part importante de poly-consommateurs parmi les mineurs interrogés (voir figure ci-dessus, secteurs hachurés).

Tabac et cannabis sont quasi-systématiquement associés à d'autres produits : en premier lieu l'alcool, mais aussi, plus rarement, d'autres substances (licites ou illicites). En revanche, l'alcool apparaît souvent comme consommé à l'exclusion de tout autre (y compris parmi les « rétifs aux drogues »). En somme, les consommateurs sont en grande majorité des consommateurs d'alcool, en association ou non avec d'autres produits. Le répertoire des substances disponibles s'élargit au fil des opportunités de consommation.

Parmi ces produits majoritairement utilisés de façon subsidiaire (à l'échelle d'une soirée de temps en temps), les médicaments codéinés ont été largement cités<sup>21</sup>, en particulier parmi les lycéens de 17 ans. Il faut

<sup>21</sup> De manière spontanée car ils ne figuraient pas dans la grille d'entretien.

cependant souligner que l'enquête ARAMIS était antérieure à l'arrêté ministériel du 12 juillet 2017 interdisant la vente de médicaments codéinés sans ordonnance. Donnant lieu à des combinaisons variables, dénommées « *lean* » ou « *Codé-Sprite* »<sup>22</sup>, ils occasionnent des usages très ponctuels, pour « *planer* », « *être sur un petit nuage* », « *quand on a juste envie de triper un peu* », « *histoire de se poser tranquille* » (d'où le terme anglais de *lean*). Leur cadre de consommation est résolument festif et récréatif (« *pour s'amuser* ») et correspond à des circonstances bien précises : la *lean* serait « *à prendre en contexte* », dans des « *soirées tranquilles* » (ou des « *petites soirées* »), définies comme celles où « *il n'y a pas beaucoup de musique et où personne ne danse* », ou au contraire en fin de soirée :

« *Quand on n'a plus envie de boire, on se sent pas chaud on se dit bon bah au pire on prend un peu de codéine* » (Nils, 17 ans).

Les effets recherchés sont alors d'accompagner la descente après une soirée arrosée, afin d'atteindre un état de « *rêve éveillé* » résumé comme « *un mix entre alcool et foncé, un délire entre les deux* » (Tristan, 17 ans).

En pratique, les expériences rapportées sont majoritairement décevantes (« *sans intérêt* », « *pas drôle* », « *effets nuls* »...) : elles se soldent par une sensation d'extrême fatigue et d'écoeurement, le mélange étant souvent jugé « *trop sucré* ». Par ailleurs, les médicaments codéinés ne sont jamais considérés comme « *une drogue* » mais « *plus dangereux qu'une drogue* » :

« *Là-dessus, on évite de déconner parce qu'on sait que c'est des médocs, que ça rend vite addict du coup on se régule pas mal là-dessus* » (Redouane, 17 ans).

Ces poly-consommations fréquentes mettent donc en jeu des stratégies de compensations : souvent, un produit est consommé pour corriger ou exacerber l'effet d'un autre. Les objectifs le plus souvent évoqués sont de démultiplier ou « *mieux ressentir* » les effets, accélérer la montée, atténuer la descente ou rechercher de nouveaux effets (parmi les usagers les plus réguliers). Il s'agit souvent aussi de se rapprocher des effets d'un produit moins accessible financièrement (par exemple la résine et un peu d'alcool pour remplacer l'herbe, le purple drank pour remplacer l'herbe, etc.).

### ***Le(s) temps de la consommation : un espace de recompositions***

#### **Suspendre le temps et faire une pause ?**

La motivation à consommer est d'instaurer une temporalité alternative au quotidien (rythmé par le temps scolaire et la vie en famille). Que ce soit pour gérer une transition (tabac), s'abstraire du rythme de la semaine (alcool) ou de fumer du cannabis pour « *essayer de planer un peu* ». Comme l'ont montré d'autres travaux évoquant la quête d'un « *temps à côté des temporalités institutionnelles* », le rapport au temps apparaît central dans ces expériences (Le Garrec, 2002). Le vocabulaire utilisé pour rendre compte des motivations d'usage est d'ailleurs similaire : il s'agit de « *se poser* », « *faire une pause* », s'arrêter, en réponse à la surabondance ordinaire d'informations, de sollicitations et d'injonctions, et d'ouvrir une parenthèse par rapport au temps contraint et préempté par les obligations scolaires ou familiales. Dès l'initiation aux produits, cette dimension de rupture domine les récits biographiques : rupture de temps (première fois en soirée, après les cours, pendant les vacances) mais aussi de lieu (au domicile d'ami/e, dans un parc, etc.). La revendication de « *ne rien faire* » et de « *profiter de l'instant présent* » demeure extrêmement prégnante dans les discours d'usagers, quelle que soit leur fréquence d'usage, comme par exemple chez Léa, 16 ans : « *je préfère fumer tranquillement chez moi, ou posée avec une copine et pas bouger, et m'endormir après* ». Cette aspiration, au flottement, à la quête d'un état d'entre-deux (entre pleine conscience et perte de contrôle maîtrisée) se retrouve surtout parmi les usagers de cannabis, qui mentionnent en outre très fréquemment des troubles du sommeil auquel le cannabis répond directement (à l'image du jeu de mots d'un usager évoquant « *[son] bédodo* »).

#### **Jeux sur l'identité**

Les exemples témoignant de l'appropriation des moments de consommation pour jouer ou rejouer son identité sont nombreux. L'expérimentation, en particulier, est vécue comme une provocation à l'égard de

---

<sup>22</sup> De nombreuses combinaisons sont citées : jus d'orange-codéine, codéine-Doliprane sniffée, avec du Phénergan, etc.

ses propres limites et de sa propre santé : ce qui intéresse, ce ne sont pas les « paradis » que ces drogues promettent mais les savoirs auxquels elles peuvent donner accès.

Qu'il s'agisse des jeunes de confession musulmane clamant que « *ce qui est en soirée reste en soirée* » ou des récits vantant les vertus de « *sortir de soi* », l'usage est conçu comme un moyen de sublimer ses possibilités ou déjouer ses inhibitions. Il s'agit, selon les cas, de remporter un pari, réaliser une prouesse, changer de position, montrer qu'on « assure », affirmer son statut social, se donner du courage (« *J'ai bu un peu avant d'aller cambrioler* », Ousmane, 13 ans), affirmer son identité sexuelle. L'alcool est particulièrement sujet à ces jeux sur l'identité, puisque boire semble associé à l'objectif de « tenir son rang » et asseoir une réputation, en adoptant une conduite « virile », y compris parfois parmi les jeunes filles : « *la vodka, je buvais et je me tapais des cul-sec pour montrer à mes potes, parce que je traînais beaucoup avec des mecs, que les nanas c'était pas des pédés* » (Loucia, 17 ans). Si ces jeux sur l'auto-régulation visent d'abord à tester ses propres limites, ils peuvent aussi être pratiques pour « déréguler » les autres et mettre à l'épreuve ses camarades – à l'image d'un groupe de garçons racontant leurs stratégies pour « faire boire » un de leurs camarades peu résistant aux effets de l'alcool. La pratique d'usage d'un produit s'offre ainsi comme un outil de gestion identitaire à l'adolescence. La pratique d'usage joue encore un autre rôle : elle permet de se défaire des identités sociales imposées pour ouvrir une marge de jeu identitaire inattendue, à l'image d'une jeune fille racontant que, en commençant à consommer du cannabis, elle a pu rallier le groupe des « cools ».

### Plaisirs à consommer et signes d'installation dans une habitude de consommation

Au-delà de l'initiation et de l'apprentissage, l'installation dans la pratique se matérialise par des actes concrets d'appropriation d'une identité de consommateur. Les usagers les plus excessifs évoquent ainsi « *[leur] bad* » ou « *[leur] coma* », comme s'il s'agissait d'une expérience fondatrice. En matière de tabagisme par exemple, trois critères caractérisent l'accès au statut de fumeur.

D'abord, l'achat de cigarettes pour son propre compte est identifié par les jeunes comme le premier indice d'une habitude de consommation : après avoir « taxé », le « véritable fumeur » en vient à acheter son propre paquet (et, parfois, son étui personnalisé pour masquer les avertissements sanitaires). Ce processus d'incorporation passe aussi par la tendance à différencier plus finement les produits du tabac, selon leur goût, leur rapport qualité-prix, avec une inclination pour une « marque préférée ». À cet égard, les fumeurs auto-proclamés font souvent état d'une évolution vers le tabac à rouler (jugé meilleur, moins cher et permettant de choisir une marque française et sans additifs), parfois alternativement avec des cigarettes « industrielles ». Enfin, la phase d'apprentissage de la technique pour fumer (en groupe) est suivie d'une phase d'intériorisation de la pratique tabagique (individuelle), à travers une séduction par le goût et les effets du tabac, voulus pour eux-mêmes et qui peuvent être appréciés en solitaire.

La mythologie consumériste du « produit préféré », dont les effets sont valorisés par rapport à d'autres, se retrouve parmi les usagers réguliers de tous les produits. Les plus cités sont :

- soit une marque préférée de cigarettes (souvent pour se distinguer de la première marque expérimentée dans la vie ou de la marque fumée par les parents),
- soit un « alcool préféré » (vodka, rhum, whisky ou bières fortes aromatisées parmi les garçons habitués à boire de l'alcool, alcools sucrés aux goûts fruités (comme les liqueurs de fruits parmi les jeunes filles),
- soit, parmi les variétés de cannabis, l'herbe plutôt que la résine.

Ce constat souligne la forte dimension symbolique du rapport aux drogues, qui constitue un support de positionnement, d'identification et d'affirmation identitaires : les produits qu'on « aime » et ceux qu'on « n'aime pas » structurent un espace de positions qui reflètent les conditions de sociabilité et les contextes de vie des adolescents. Ainsi, nombre de jeunes peu enclins au tabagisme mais pourtant entourés de fumeurs (de cigarettes) développent-ils un discours valorisant la chicha contre le tabac (en particulier parmi les jeunes

filles des quartiers populaires). Il en va de même des argumentaires en faveur du cannabis développés par les fumeurs de tabac : « *c'est plus agréable le joint que la cigarette, c'est moins nocif* » (Inès, 15 ans).

Par ailleurs, parmi les expérimentateurs de produits plus rares, les « discours de connaisseurs » fleurissent, avec de véritables classements qualitatifs selon des critères majoritairement indexés sur le degré de contrôle des effets psychoactifs, à l'image d'Anouche, 17 ans :

*« Je préfère largement les psychotropes (LSD, champignons) aux amphétamines. C'est ce qui me permet de prendre quelque chose sans non plus finir à l'envers. Je suis pas du tout amphétamines (...) J'ai besoin de maîtriser ».*

D'une façon générale, on peut conclure que l'effet psychoactif « idéal », quel que soit le profil des consommateurs, semble être l'effet de court terme, permettant d'oublier le présent sans perdre entièrement le contrôle. Cette position est résumée dans le propos suivant :

*« Le cannabis enlève un peu la timidité, on se sent plus à l'aise. Avec l'alcool, je pense que t'es plus soulant pour les autres. Dans toutes les vidéos, dans tous les films, le bourré est soulant alors que quand t'es défoncé tu sais ce que tu fais mais t'es juste hyper content de le faire... tu contrôles un peu et en même temps tu contrôles pas, c'est les deux quoi... et les effets passent plus vite »* (Inès, 15 ans).

Un autre invariant des discours d'usagers installés dans une habitude de consommation tient à la revendication de « savoir gérer » les effets du produit et, plus généralement, sa propre consommation.

### **« Gérer sa consommation »**

#### **Discours sur le contrôle et mépris de la dépendance**

La plupart des jeunes interrogés développent une rhétorique du contrôle de soi. Cette revendication de « gérer » prend une forme différente selon le sexe : alors que les filles expriment le souci de conserver leur clairvoyance (« *je n'ai pas envie d'être vulnérable* », Laura, 16 ans), les garçons prétendent « savoir maîtriser » les effets des produits, même consommés en quantité (« *si ça ne va pas, je pars* », « *moi je n'écoute pas les autres* »).

En pratique, l'argument de « connaître ses limites » est souvent démenti par les expériences rapportées. Les comportements dépendent des circonstances et des incitations à consommer : les jeunes minorent leur perte de contrôle en justifiant d'avoir consommé plus que prévu (« *je prends le joint pour être dans l'ambiance* », Chloé, 17 ans) et concèdent que « *si personne ne fumait, ce serait facile* ».

Néanmoins, il n'est pas rare de relever des discours revendiquant de pouvoir « faire la fête » sans excès de consommation : « *Je préfère l'alcool tranquille avec les potes, fumer des clopes tranquille mais jamais être bourré au point de perdre le contrôle de soi... si t'es avec des bons potes, t'as pas besoin de trucs pour perdre le contrôle, tu passes déjà un bon moment avec eux. Tu peux délirer sans prendre un truc qui te déclenche un délire quoi* » (Thomas, 16 ans).

Sont également présents les discours défendant les bienfaits d'une consommation modérée, qui prônent l'usage responsable d'alcool :

*« C'est pas l'alcool qui est dangereux, c'est ce qu'on en fait. Contrairement à la cigarette parce qu'on en est vite accro. Si l'alcool est deux fois plus consommé que la cigarette mais que les effets sont moins graves, c'est pas pour rien... Franchement, l'alcool, si c'est bien géré, ça peut faire du bien ».*

Quel que soit le discours individuel, tous les jeunes interrogés affichent une forme de morgue à l'égard de la dépendance, qu'ils déclarent parfois reconnaître dans leur entourage mais dont ils s'estiment toujours

épargnés à titre personnel : même les consommateurs les plus intensifs répugnent à concéder leur état de dépendance :

*« J'espère que la cigarette ça sera occasionnel comme maintenant, que ça ne sera pas une addiction parce que dépendre de quelque chose je trouve ça, j'aime pas du tout ça » (Margot, 18 ans).*

À l'exception du tabac, donc certains avouent « se sentir » dépendants, aucun mineur ne se perçoit comme dépendant de l'alcool ou du cannabis : la consommation (potentiellement excessive) est, au contraire, revendiquée comme une liberté individuelle.

Ce statut spécial reconnu par les usagers réguliers à leur propre dépendance tabagique ressort fortement des propos et contraste avec le déni des risques liés à l'alcool ou au cannabis :

*« Au tabac ouais chuis dépendante (...) Parce que j'en ai trop besoin tout le temps pour me détresser, vraiment comme j'ai dit j'suis tendue si j'fume pas » (Léa, 16 ans)*

*« D'ailleurs j'ai essayé d'arrêter à une période, et ça m'a fait péter un câble, genre j'étais en colère tout le temps. Déjà que je suis pas mal rentre-dedans des fois, genre je m'énerve vite. Ça a accéléré l'émotion en fait. Donc si j'avais pas ma clope pour me ffff... Stabiliser, c'était n'importe quoi » (Loucia, 17 ans)*

*« Je suis dépendante, je ne vais pas le nier » (Chloé, 17 ans)*

*« Par contre la cigarette, on me dit demain y'en a plus... je serais pas bien quoi ! (rires) (...) La cigarette ça me met dans un état où je suis bien, où j'en ai besoin (...) Je suis... si je fume pas je suis... je pense qu'à ça en fait, je pense à... quand j'ai envie de fumer, en cours, j'attends que ça, que ça sonne, pour que je puisse aller fumer ma cigarette. Ou quand j'en ai pas, que j'ai envie de fumer, je regarde de partout quelqu'un qui pourrait me donner une cigarette, ou... faut que je fume, même si c'est que deux taffes, faut que je fume quoi. » (Victoire, 17 ans)*

*« Ah le tabac contre, c'est plus compliqué d'arrêter. Ca là, j'aurais énormément de mal je pense par contre » (Tristan, 17 ans).*

### **Stratégies individuelles d'évitement et d'auto-régulation**

Si le discours sur le contrôle de soi semble en partie illusoire, certains jeunes parviennent à développer des techniques de régulation, construites à partir d'expériences négatives de consommation. Si la résistance aux effets de l'alcool est perçue comme une qualité et « *un avantage* », ceux qui y résistent moins bien s'attachent à développer des stratégies de protection pendant les soirées.

Certains développent ainsi des instruments pratiques d'auto-contingement des consommations, en se fixant des limites (en référence à leur perception du « seuil critique » au-delà duquel leur comportement devient, à leurs propres yeux, dangereux) : par exemple, Chloé, 17 ans, qui sort tous les week-ends, raconte avoir défini un plafond de consommation par produit qui, s'il est atteint, déclenche son départ de la soirée (5 cigarettes, 3 verres d'alcool, jamais un joint entier).

De même, Margot, 18 ans, qui ne va « *en soirée qu'avec [ses] copines* », juge qu'une consommation d'alcool au-delà de 3 verres est « *le signal pour arrêter* » et évoque le système de régulation solidaire mis en place avec ses amies « *comme [elle] peu résistantes à l'alcool* », qui engage la plus sobre à refréner les autres après 3 verres.

D'autres, comme le jeune Camille, 17 ans, veillent à fractionner les doses de produits qu'ils consomment, pendant la durée d'une soirée (où il boit une première bière en arrivant, avant d'attendre 23h30 pour la

deuxième) ou d'un weekend (où il approvisionne son groupe d'amis à hauteur de 4 grammes d'herbe à partager).

Parallèlement, plusieurs lycéennes avouent qu'elles temporisent en « sirotant » pour « faire traîner [leur] *whisky-coca sur 20-30 minutes* » ou allongent « discrètement » leur boisson plusieurs fois avec du jus de fruits.

Enfin, parmi les mineurs qui se disent incités à boire dans un environnement de pairs plus âgés, les stratégies d'évitement sont racontées avec une forme de distance amusée :

*« Dans le cadre du basket, je joue avec des adultes... bah elles boivent toutes en fait. Et heu... Quand je me sens obligée, enfin, si je veux rester dans le moule, mon verre, je le mets aux plantes (rires). Ca se voit pas, je me retourne, je le mets aux plantes et comme ça, on pense que je l'ai fini (rires) mais je le bois pas » (Nell, 15 ans).*

Ces stratégies d'« auto-réduction des risques » sont, parfois, affinées en fonction des préférences de consommation définies à l'échelle du groupe : une bande de garçons de 17 ans interrogés collectivement raconte aussi moduler l'estimation des quantités « autorisées » en fonction du type d'alcool (4 verres d'alcool fort-soda et un verre de bière, deux bières et un verre d'alcool fort ou 3-4 bières en l'absence d'alcool fort). Ces instruments de régulation sont parfois mis en échec par les jeux de dérégulation auxquels se prêtent les jeunes (en particulier les garçons) qui, souvent, s'observent sous l'effet des produits et se poussent mutuellement au dérèglement psychoactif. D'une façon générale, les signaux nocifs évoqués par les jeunes sont les états de mal-être physique caractérisé (vomissements incontrôlés, perte de conscience ou *bad trip*) et le sentiment de « perdre » des capacités du fait de leur consommation (sur le plan des résultats scolaires ou des performances physiques).

Les enquêtés témoignent donc souvent d'une volonté de contrôler leurs propres usages et s'avèrent demandeurs de repères de régulation leur permettant de « doser » les effets de leurs consommations.

## Conclusion

Dans le prolongement de travaux majoritairement anglo-saxons, cette enquête empirique confirme l'importance cruciale des représentations dans l'adoption (ou non) d'habitudes de consommation de drogues et de comportements addictifs. L'enquête met en relief la très forte corrélation entre, d'une part, les modes de vie et les sociabilités qui relèvent de dynamiques collectives, et, d'autre part, les occasions de consommation et les « bénéfiques » perçus à consommer des produits comme l'alcool ou le cannabis. Les résultats développés dans ce rapport montrent à quel point les représentations sociales attachées aux différents produits influencent l'évaluation et les niveaux de connaissance des risques : ainsi, plusieurs décennies de mesures restrictives sur le tabac (dont le bannissement de la cigarette des lieux publics depuis 2004-2005) semblent avoir participé à une dénormalisation du tabac dans les jeunes générations actuelles alors que, à l'inverse, la forte accessibilité du cannabis et la représentation des « qualités » du cannabis sous forme d'herbe (naturel voire « bio », potentiellement thérapeutique, etc.) ont contribué à sa normalisation. De même, l'omniprésence des images positives de l'alcool au sein de l'espace social (incluant la famille mais aussi la publicité et le marketing, les univers de fiction créés par les séries télévisées ou les jeux vidéo, etc.) joue un rôle central dans le phénomène de déni des risques liés à l'alcool. L'enquête révèle, enfin, que les mineurs apparaissent fortement demandeurs de repères et d'informations concrètes, opérationnelles et faciles à mémoriser, quant aux modes efficaces de contrôle et de maîtrise de leur propre consommation. Nombreux sont ceux qui « se sont construit » des « petites techniques de contrôle de soi », sous forme de limites ou des seuils quantifiés de « consommation acceptable », pour orienter leurs pratiques d'autorégulation. Cette conclusion vaut tout particulièrement pour l'alcool.

Ces éléments permettent d'établir une correspondance entre représentations, motivations d'usage de produits psychoactifs et prises de risques à l'adolescence. Mais ils vont aussi au-delà, ouvrant des pistes concrètes de prévention quant aux ressorts de l'autorégulation des consommations de produits psychoactifs. En montrant comment les normes de consommation peuvent se contredire dans les différents cercles d'appartenance des adolescents (amicaux, familiaux, etc.), ils soulignent que la perception de comportements « excessifs » (chez soi ou chez les autres) émerge sur la base d'expériences sociales de dédoublement. Ainsi, l'excès (communément désigné comme un « dérapage » ou une perte de contrôle, autrement dit comme une forme d'addiction) est perçu dès lors qu'apparaissent des contradictions entre les « messages » et le « regard »

véhiculés par les différents groupes sociaux auquel on appartient – à l'image des jeunes de confession musulmane tiraillés entre les valeurs de leur milieu socio-culturel d'origine et ce qu'ils perçoivent comme des injonctions sociales à consommer « en soirée ».

L'ensemble de ces constats invitent à encourager les pratiques professionnelles centrées sur l'accompagnement (y compris non-thérapeutique) et la réduction des risques. Partant du constat que les stratégies de prévention des addictions constituent un enjeu éducatif, sanitaire et social primordial dans les jeunes générations actuelles, bien plus exposées que les précédentes à l'offre, pléthorique, fortement valorisée par les techniques marketing et sans cesse stimulée par des incitations sociales quasi-permanentes à expérimenter, consommer et dépasser les limites du connu, ces résultats de recherche suggèrent en effet la nécessité d'une pluralité des interventions concourant à la prévention des addictions, reposant en particulier sur les approches cliniques dites « expérientielles », qui s'appuient sur l'expérience des jeunes pour soutenir leur motivation au changement. Dans un contexte socio-économique de promotion de tout ce qui relève de l'expérience et du renouvellement, le succès des actions de prévention des addictions semble plus que jamais dépendant de la capacité des pouvoirs publics à peser sur les normes collectives, en modifiant la représentation des seuils d'acceptabilité des consommations.

Afin d'approfondir la question des trajectoires d'installation dans des habitudes de consommation, une nouvelle édition de cette enquête sera conduite à partir de 2020. Elle permettra d'observer l'évolution des représentations dans la génération des adolescents nés dans le premier mitan des années 2000 mais aussi d'élargir l'observation aux jeunes adultes (18-23 ans).



## Bibliographie

- Aquatias S. (1999) Cannabis : du produit aux usages. Fumeurs de haschich dans les cités de la banlieue parisienne. *Sociétés Contemporaines*, n° 36 (Les pratiques sociales des drogues), p. 53-66.
- Beck F., Legleye S., Chomynova P., Miller P. (2014) A quantitative exploration of attitudes out of line with the prevailing norms toward alcohol, tobacco, and cannabis use among European students. *Substance Use and Misuse*, Vol. 49, n° 7, p. 878-890.
- Beck F., Richard J.-B., Guignard R., Le Nézet O., Spilka S. (2015) Les niveaux d'usage des drogues en France en 2014. *Tendances*, OFDT, n° 99, 8 p.
- Beck F. (Dir.) (2016) Jeunes et addictions. Saint-Denis, OFDT, 208 p.
- Chabrol H., Roura C., Kallmeyer A. (2004) Les représentations des effets du cannabis : une étude qualitative chez les adolescents consommateurs et non consommateurs. *L'Encéphale*, Vol. 30, n° 3, p. 259-265.
- Corbin A. (1982) Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social. XVIIIe-XIXe siècles. Paris, Flammarion, coll. Champs Histoire, 342 p.
- Favret-Saada J. (1977) Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le Bocage. Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des Sciences humaines, 332 p.
- INSERM (2014) Conduites addictives chez les adolescents : usages, prévention et accompagnement. Paris, INSERM, coll. Expertise collective, 482 p.
- Le Garrec S. (2002) Ces ados qui "en prennent" : sociologie des consommations toxiques adolescentes. Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 326 p.
- Memmi D. (2014) La revanche de la chair. Essai sur les nouveaux supports de l'identité Paris, Le Seuil, coll. La couleur des idées, 288 p.
- Memmi D., Raveneau G., Taïeb E. (Dir.) (2016) Le social à l'épreuve du dégoût, Presses Universitaires de Rennes, coll. Le sens social, 218 p.
- Obradovic I. (2017) Représentations, motivations et trajectoires d'usage de drogues à l'adolescence. *Tendances*, OFDT, n° 122, 8 p.
- Reynaud-Maurupt C. (2009) Les habitués du cannabis. Une enquête qualitative auprès des usagers réguliers. Saint-Denis, OFDT, 312 p.
- Spilka S., Le Nézet O., Ngantcha M., Beck F. (2015) Les drogues à 17 ans : analyse de l'enquête ESCAPAD 2014. *Tendances*, OFDT, n° 100, 8 p.
- Spilka S., Le Nézet O., Janssen E., Brissot A., Philippon A., Shah J., Chyderiotis S. (2018) Tabagisme et paquet de cigarettes : opinions des adolescents de 17 ans. *Tendances*, OFDT, n° 125, 4 p.
- Spilka S., Le Nézet O., Janssen E., Brissot A., Philippon A., Chyderiotis S. (2019) Drogues : perceptions des produits, des politiques publiques et des usagers. *Tendances*, OFDT, n° 131, 8 p.
- Tiberj V. (2017) Les citoyens qui viennent. Comment le renouvellement générationnel transforme la politique en France. Paris, PUF, coll. Le lien social, 281 p.
- Veyne P. (1983) Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante. Paris, Le Seuil, coll. Des travaux, 164 p.

## Références complémentaires

- Akré C., Michaud P.-A., Berchtold A., Suris J.-C. (2010) Cannabis and tobacco use: where are the boundaries? A qualitative study on cannabis consumption modes among adolescents. *Health Education Research*, Vol. 25, n° 1, p. 74-82.
- Amos A., Wiltshire S., Bostock Y., Haw S., McNeill A. (2004) 'You can't go without a fag... you need it for your hash' - a qualitative exploration of smoking, cannabis and young people. *Addiction*, Vol. 99, n° 1, p. 77-81.
- Becker H.S. (1963 (tr.fr. 1985)) Outsiders : études de sociologie de la déviance. Paris, Métailié, 247 p.
- Boys A., Marsden J., Strang J. (2001) Understanding reasons for drug use amongst young people: a functional perspective. *Health Education Research*, Vol. 16, n° 4, p. 457-469.
- Cadet-Taïrou A., Milhet M. (2017) Les usages détournés de médicaments codéinés par les jeunes. Les observations récentes du dispositif TREND. Note 2017-03. Saint-Denis, OFDT, 8 p.
- Denscombe M. (2001) Uncertain identities and health-risking behaviour: the case of young people and smoking in late modernity. *The British Journal of Sociology*, Vol. 52, n° 1, p. 157-178.
- Kuntsche E., Knibbe R., Gmel G., Engels R. (2006) Who drinks and why? A review of socio-demographic, personality, and contextual issues behind the drinking motives in young people. *Addictive Behaviors*, Vol. 31, n° 10, p. 1844-1857.

- McIntosh J., MacDonald F., McKeganey N. (2003) Knowledge and perceptions of illegal drugs in a sample of pre-teenage children. *Drugs: Education, Prevention, and Policy*, Vol. 10, n° 4, p. 331-344.
- Menghrajani P., Klaue K., Dubois-Arber F., Michaud P.A. (2005) Swiss adolescents' and adults' perceptions of cannabis use: a qualitative study. *Health Education Research*, Vol. 20, n° 4, p. 476-484.
- Moore D. (2008) Erasing pleasure from public discourse on illicit drugs: On the creation and reproduction of an absence. *International Journal of Drug Policy*, Vol. 19, n° 5, p. 353-358.
- Morel A., Couteron J.-P. (2008) Les conduites addictives. Comprendre, prévenir, soigner. Paris, Dunod, 323 p.
- OFDT (2013) Drogues et addictions, données essentielles. Saint-Denis, OFDT, 399 p.
- Peretti-Watel P. (2005) Cannabis, ecstasy : du stigmatisme au déni. Les deux morales des usages récréatifs de drogues illicites. Paris, L'Harmattan, coll. Logiques Sociales, 293 p.
- Peretti-Watel P., Constance J. (2009) Comment les fumeurs pauvres justifient-ils leur pratique et jugent-ils la prévention ? *Déviance et Société*, Vol. 33, n° 2, p. 205-219.
- Power R., Power T., Gibson N. (1996) Attitudes and experience of drug use amongst a group of London teenagers. *Drugs: Education, Prevention, and Policy*, Vol. 3, n° 1, p. 71-80.
- Reynaud-Maurupt C., Milhet M., Hoareau E., Cadet-Taïrou A. (2011) Les carrières de consommation d'usagers de cocaïne inconnus des institutions socio-sanitaires et répressives une recherche qualitative conduite en France en 2007-2009. *Déviance et Société*, Vol. 35, n° 4, p. 503-529.
- The Espad Group (2016) ESPAD Report 2015. Results from the European School Survey Project on Alcohol and other Drugs. Lisbon, EMCDDA, ESPAD, 99 p.

## Liste des annexes

*Annexe 1 :*

*Grille d'entretien individuel et garanties juridiques (formulaire de consentement éclairé pour les mineurs, note d'information aux parents)*

*Annexe 2 :*

*Grille d'entretien des focus groupes (ou entretiens collectifs)*

*Annexe 3 :*

*Liste des entretiens individuels*

*Annexe 4 :*

*Liste des entretiens collectifs*

## NOTE D'INFORMATION AUX PARENTS

### Enquête sur les comportements de santé liés à l'usage de tabac et d'alcool parmi les adolescents

Paris, le 2 novembre 2015

Madame, Monsieur,

Afin d'améliorer les stratégies de prévention de l'usage de tabac et d'alcool chez les adolescents, le ministère de la Santé a missionné l'OFDT ([www.ofdt.fr](http://www.ofdt.fr)), organisme public spécialisé dans la production de données statistiques sur les consommations des jeunes, pour conduire une étude explorant les perceptions des adolescents quant aux risques et aux dangers liés à l'usage de tabac et d'alcool .

Cette enquête s'appuiera sur une cinquantaine d'entretiens individuels réalisés avec des adolescents recrutés dans plusieurs villes de France. Ces entretiens seront menés en face-à-face par des enquêteurs professionnels.

Conformément à l'éthique encadrant ce type d'enquête, les données recueillies au cours des entretiens seront **confidentielles** et traitées de manière **anonyme**. L'identité des personnes interrogées ne figurera dans aucun document et aucune personne extérieure à l'équipe scientifique n'aura accès au contenu des entretiens. Les données recueillies seront agrégées et feront l'objet d'une analyse globale menée par une équipe de recherche. Les résultats de cette recherche seront publiés en 2016.

La participation de votre enfant à cette enquête constituera une contribution très précieuse à la recherche scientifique. Nous vous en remercions vivement. **Si, toutefois, vous ne souhaitez pas que votre enfant participe à l'enquête, nous vous demandons de lui remettre une lettre signée, stipulant votre désaccord.**

Pour en savoir plus sur le cadre de cette étude, de son avancement et de ses résultats, vous pouvez contacter la responsable scientifique de l'enquête : Ivana Obradovic, Directrice adjointe de l'OFDT (01 41 62 77 16 / [ivana.obradovic@ofdt.fr](mailto:ivana.obradovic@ofdt.fr)).

En vous remerciant vivement de votre accord et de la participation de votre enfant et en nous tenant à votre disposition pour toute information complémentaire, nous vous prions d'agréer, Madame, Monsieur, l'assurance de toute notre considération.

Ivana Obradovic  
Coordinatrice scientifique de l'enquête  
Directrice adjointe de l'OFDT

## **Formulaire de consentement éclairé (mineur)**

**Titre de l'étude : Enquête ARAMIS**

**sur les comportements de santé liés à l'usage de tabac et d'alcool parmi les adolescents**

**Responsable(s) : ..... (Nom de l'enquêteur)**

**Résumé de l'objectif de la recherche :** mieux comprendre les perceptions des adolescents quant aux risques et aux dangers liés à l'usage de tabac et d'alcool.

1. Je soussigné(e), .....

déclare avoir reçu une explication concernant la nature, le but et la durée de l'étude et j'ai été informé(e) des conditions de l'enquête et de l'utilisation des résultats à des fins de recherche.

2. Les catégories de données qui seront utilisées anonymement dans le cadre de cette étude sont :

- mes réponses aux questions de l'enquêteur ;
- mon âge, mon sexe et ma zone d'habitation.

3. J'accepte que ces données fassent l'objet d'une analyse à des fins scientifiques, en relation directe avec les objectifs de la recherche mentionnés dans la note d'information que j'ai transmise à mes parents, dans le respect de la loi. Mon nom, mes réponses et mes informations personnelles seront gardés confidentiels. Les enquêteurs et les responsables scientifiques de cette étude s'engagent à respecter cette confidentialité de données.

4. Je peux à tout moment demander l'accès aux données collectées ou leur rectification, en contactant la responsable scientifique de la recherche, Ivana Obradovic, par téléphone, par mail ou à l'adresse suivante :

Adresse OFDT. 3, avenue du Stade de France. 93 218 Saint-Denis La Plaine cedex.

Tél : 01 41 62 77 16

Mail : ivana.obradovic@ofdt.fr

5. Je consens de mon plein gré à participer à cette étude.

Nous vous remercions d'accepter, en signant ce formulaire de consentement, de participer à notre étude.

\_\_\_\_\_  
*Signature*

\_\_\_\_\_  
*Date (jour/mois/année).*

Je confirme que j'ai expliqué la nature, le but et la durée de l'étude à la personne mentionnée ci-dessus.  
Les parents n'ont pas stipulé leur désaccord pour la participation de leur enfant à l'enquête.

\_\_\_\_\_  
*Signature de la personne qui procure l'information (enquêteur)*

\_\_\_\_\_  
*Date (jour/mois/année)*

\_\_\_\_\_  
*Nom en lettres capitales de la personne qui procure l'information (enquêteur)*

Grille d'entretien

Thème	Question d'amorce & relances
1.Tabac	<p><b>La première cigarette...</b>            Parmi vous, quels sont ceux qui ont déjà fumé du tabac ?            Quels sont ceux qui se souviennent de leur première cigarette ?            Qu'avez-vous retenu de cette première fois ? Quel était le contexte, avec qui étiez-vous, etc. ? De quoi vous souvenez-vous ?            Est-ce que c'était une expérience agréable, neutre, désagréable ? Pourquoi ?</p> <p><b>Vous souvenez-vous d'avoir eu envie de fumer avant les premières taffes ou cigarettes ?</b>            A-t-on toujours <b>le choix de dire non</b> quand quelqu'un vous propose une taffe ?            C'est quoi la différence entre juste essayer et fumer pour de vrai ?            Est-ce que ça vous arrive de fumer sans avaler la fumée plutôt que de refuser de fumer ?            Est-ce que vous avez déjà fait semblant de fumer plutôt que de ne pas fumer du tout ?</p> <p><b>Qu'est-ce qui est intéressant dans le fait de fumer ?</b>            Qu'est-ce qui est agréable quand on fume ? Pourquoi est-ce qu'on le fait ? Pourquoi c'est bon ? Pourquoi on y revient ?            Quels sont les effets du tabac qui sont désagréables ?            Quels sont les aspects négatifs ? C'est cher ? C'est ringard ? C'est un truc de vieux ? etc.</p> <p>Comment ça se passe avec les <b>parents</b> ?            Quand les parents l'interdisent, est-ce que ça donne plutôt envie ? et quand vous étiez plus jeune ?            Pour ceux qui ont des parents fumeurs : est-ce que ça vous donne envie de fumer comme eux ou est-ce que ça vous dégoûte ? et la fratrie ?</p>
2.Effets du tabagisme et réception des campagnes	<p>Que pensez-vous de cette affiche ? Est-ce que ce chiffre vous fait peur ?            Ca vous semble exagéré ? Sans doute vrai mais sans que vous vous sentiez vraiment concerné(e) ? Réaliste ? Un peu loin de vos préoccupations ? etc.            Que pensez-vous des <b>campagnes</b> menées à la télé ou par affichage sur le sujet du tabac ?</p> <p>Qu'est-ce qui pourrait vous <b>motiver pour réduire votre consommation</b> de tabac ou pour arrêter complètement ?</p> <p>Comment voyez-vous l'intérêt de la cigarette électronique ?            Ca donne quel style de fumer une cigarette électronique ?</p>
3.Cannabis	<p>A 17 ans, un ado sur deux a déjà fumé un joint : est-ce que ça vous semble beaucoup ou pas beaucoup ?            Parmi vous, quels sont <b>ceux qui se souviennent de leur premier joint</b> ?</p>

Thème	Question d'amorce & relances
	<p>En quoi est-ce différent de la première cigarette ?            Quel était le contexte, où étiez-vous, avec qui, etc. ? De quoi vous souvenez-vous ? Est-ce un bon souvenir ?            Aviez-vous vraiment envie d'essayer ou est-ce que vous avez suivi qqn ?            Est-ce que c'était une expérience agréable, neutre, désagréable ? Pourquoi ?</p> <p>Avez-vous un souvenir de ce que ça vous a fait, en bien ou en moins bien ?</p> <p>Est-ce que c'est <b>facile de trouver du cannabis autour de vous</b> ?            Est-ce que vous sauriez comment vous en procurer ? Ou trouver un produit de bonne qualité ? Ou pas trop cher ?            Pour ceux qui fument : quels sont les moments où vous préférez fumer ? Avec qui ? Herbe ou résine ? Y a-t-il des joints qui sont meilleurs que d'autres ? Etc.</p> <p>Parmi vous, quels sont <b>ceux qui n'ont jamais touché au cannabis</b> ?            Qu'est-ce qui les en a empêchés ?            Est-ce que vous avez eu des remarques de vos potes ? De vos parents ? De vos frères et soeurs ? Est-ce que c'est compliqué à assumer ?            Qu'est-ce que ça change que ce soit interdit par la loi ?</p>
4. Usages occasionnels, réguliers et dépendance	<p>Quels sont les <b>bénéfices et les plaisirs attendus</b> quand on consomme de temps en temps du cannabis ?            Est-ce que c'est pareil de fumer seul(e) ou en groupe ?</p> <p>Selon vous, quand est-ce qu'on devient <b>vraiment consommateur</b> ?</p> <p>A partir de quel moment est-ce que ça peut devenir risqué ou grave de fumer du cannabis ?            Est-ce que le cannabis peut rendre dépendant ?</p> <p>Que pensez-vous de ceux qui fument du cannabis le matin ?</p>
5. Perception des risques et des intérêts des produits	<p>C'est quoi, « la » drogue ? Est-ce que ça a du sens de parler de « la » drogue ?            Est-ce que, pour vous, le tabac et l'alcool sont des drogues ?            Est-ce qu'on peut être accro aux jeux vidéo comme on est dépendant d'une drogue ?            Y a-t-il des cas où les produits les moins dangereux, comme les jeux vidéo par exemple, peuvent être dangereux quand même ?</p> <p>Comment voyez-vous les <b>risques liés à ces différents produits</b> ?            Selon vous, lesquels sont dangereux ou pas du tout dangereux ? Ou plus ou moins dangereux ?            Comment classez-vous les risques et les dangers liés à ces 6 types de consommation: alcool, cannabis, cocaïne, ecstasy, jeux vidéo, tabac ?</p> <p>Quelles sont pour vous les différences entre ces types de consommation ?</p>

Thème	Question d'amorce & relances
	<p>Est-ce qu'il y a des produits qui peuvent faire du bien ?  A mieux profiter d'un moment, de la fête, de l'ambiance, etc. ?  A se détendre ?  Servir à oublier ses problèmes, à aller mieux ?</p>
6.L'alcool et la fête	<p>Que décrit cette scène ?  Qu'est-ce qu'elle vous évoque ?  Quels mots associez-vous à cette situation ?  Si vous étiez dans ce groupe, qu'est-ce que vous feriez ?  Est-ce que vous seriez à l'aise ou pas ? Et pourquoi ?</p> <p>Qu'est-ce qui fait qu'on peut <b>avoir envie</b> de <b>ne pas consommer d'alcool</b> alors que tout le monde en consomme ?</p> <p>Est-ce que quelque chose attire votre attention sur cette photo ?  Avez-vous remarqué qu'il n'y a aucune fille ?  Est-ce que ça vous semble logique ou pas ? Et pourquoi ?</p>
7.Risque alcool (RDR alcool)	<p>A votre avis, qu'est-ce qui est arrivé à ce garçon ?</p> <p>Comment voyez-vous la suite de la séquence, après cette scène ?  Si vous étiez dans la situation de ce garçon, qui semble se tenir la tête après avoir trop bu, que voudriez-vous qu'on fasse pour vous ?</p> <p>Quels sont ceux d'entre vous qui ont déjà été ivres, au point de ne plus être tout à fait pareils ou de perdre le contrôle ?  Est-ce que c'est agréable, bizarre, pas agréable du tout, qu'en pensez-vous ?  Est-ce que ça donne envie de recommencer ?</p>
8.Auto-régulation	<p>Quelles sont les limites qu'on se fixe quand on consomme du tabac, de l'alcool ou du cannabis (par exemple, 5 cigarettes, 3 verres d'alcool, jamais un joint entier...) ?  Avez-vous des limites personnelles que vous essayez de respecter ?  Pour ceux qui en ont, est-ce que ça vous arrive de les oublier ou de ne pas les respecter ? Et pourquoi ? Dans quelles situations exactement ?  <b>Qu'est-ce qui vous aide à tenir vos limites ?</b></p>
9.Seuils de consommation d'alcool	<p>Que pensez-vous de ces seuils de consommation d'alcool recommandés par certains experts internationaux ?  Est-ce que ça vous semble peu ou beaucoup ?</p>
10. Filles et garçons	<p>Une fille qui fume, est-ce plutôt cool ou est-ce que ça fait mauvais genre ?  Est-ce que ça change quelque chose que ce soit du tabac ou du cannabis ?  Et une fille qui boit de l'alcool ?</p>
11. Prévention par les	<p>Est-ce que vous vous sentez une responsabilité vis-à-vis des plus jeunes, pour les empêcher de fumer ou de boire ?</p>



Thème	Question d'amorce & relances
pairs	<p>Est-ce qu'il vous arrive de fumer devant vos petits frères ou petites sœurs ?  Avec eux ?  Est-ce que vous laisseriez votre petit frère ou votre petite sœur fumer du tabac ?  Si non, pourquoi ?  Que lui diriez-vous pour les empêcher ou les dégoûter du tabac ?</p> <p>Et du cannabis ?</p> <p>Et boire de l'alcool ?</p>
12. Dépendance	C'est quoi, pour vous, la dépendance ? Etre addict, dépendant, plus totalement libre de choisir de consommer ou pas ?

**LISTE DES ENTRETIENS INDIVIDUELS REALISES AU TITRE DE L'ETUDE ARAMIS (2014-2017)**

N°	Sexe	Age	Classe	Etablissement scolaire	Durée (min.)	Lieu
01	F	17	1ère	Collège-lycée Camille Sée (Paris 15è)	75	Paris 15ème (75)
02	F	18	Terminale	Lycée Lamartine (Paris 9ème)	80	Paris 18ème (75)
03	G	14	3ème	Collège Roland Dorgelès (Paris 18ème)	76	Paris 18ème (75)
04	F	18	1ère	Lycée Alfred Nobel (ZEP/Clichy-sous-Bois)	70	Clichy-sous-Bois (93)
05	G	17	Terminale	Lycée Alfred Nobel (ZEP/Clichy-sous-Bois)	60	Clichy-sous-Bois (93)
06	F	17	Terminale	Lycée Alfred Nobel (ZEP/Clichy-sous-Bois)	65	Clichy-sous-Bois (93)
07	G	16	2nde	Lycée Alfred Nobel (ZEP/Clichy-sous-Bois)	70	Clichy-sous-Bois (93)
08	G	17	Terminale (STMG)	Lycée Alfred Nobel (ZEP/Clichy-sous-Bois)	70	Clichy-sous-Bois (93)
09	F	15	2nde	Collège-lycée Camille Sée (Paris 15è)	90	Paris 15ème (75)
10	G	16	Déscolarisé	<i>Déscolarisé</i>	120	Lyon (69)
11	F	16	1ère gén. (L)	Lycée Auguste et Louis Lumière, Lyon (8ème)	70	Lyon (69)
12	G	17	Terminale gén. (ES)	Lycée La Salle Croix Rousse (Lyon 1er)	50	Lyon (69)
13	F	16	1ère bac pro (ASSP)	Lycée privé Jeanne d'Arc (Thonon)	120	Evian-les-Bains (74)
14	F	17	Terminale techno (STMG)	Lycée des métiers	53	Grenoble (38)
15	G	16	2nde	Lycée Vaugelas/internat (Chambéry)	50	Grenoble (38)
16	F	16	1ère gén. (S)	Lycée Ella Fitzgerald (Saint Romain en Gal)	41	Saint Romain en Gal (69)
17	G	17	Terminale (S)	Lycée Ampère Saxe (Lyon 3ème)	51	Lyon (69)
18	F	14	4ème	Collège Achille Mauzan (Gap)	47	Gap (05)
19	F	13	3ème	Collège Centre (Gap)	123	Gap (05)
20	F	17	1ère bac pro (SAPAT/Soins aux pers.& aux terr.)	Lycée agricole des Hautes-Alpes (Gap)	138	Gap (05)
21	F	17	1ère année éc. de commerce	European Business School (Paris)	60	Evian-les-Bains (74)
22	G	17	1ère bac pro (en apprentissage)	Institut national du cycle et du motocycle (Le Bourget)	90	Nanterre (92)
23	F	14	3è année (CHAM)	Collège Clémence Royer (Montpellier)	45	Montpellier (34)
24	F	13	4ème	Collège Alain Fournier (Paris 11ème)	40	Paris 11ème (75)
25	F	17	Terminale (L)	Lycée René Gosse (Clermont l'Hérault)	120	Montpellier (34)
26	F	13	3ème (CHAM)	Collège Clémence Royer (Montpellier)	60	Montpellier (34)
27	F	17	Terminale techno (TMD/musique&danse)	Collège Clémence Royer / CHAM (Montpellier)	60	Montpellier (34)
28	F	17	1ère techno (TMD/Techno musique et danse)	Collège Clémence Royer / CHAM (Montpellier)	60	Montpellier (34)
29	F	14	3ème	Collège Clémence Royer (Montpellier)	60	Montpellier (34)
30	G	14	3ème	Collège Clémence Royer (Montpellier)	25	Montpellier (34)
31	F	17	1ère ESPVL (service proximité de vie locale)	Collège Clémence Royer (Montpellier)	15	Montpellier (34)
32	G	14	5ème	Collège Clémence Royer (Montpellier)	50	Montpellier (34)

**LISTE DES ENTRETIENS INDIVIDUELS REALISES AU TITRE DE L'ETUDE ARAMIS (2014-2017)**

N°	Sexe	Age	Classe	Etablissement scolaire	Durée (min.)	Lieu
33	G	13	4ème	Collège Clémence Royer (Montpellier)	35	Montpellier (34)
34	G	13	4ème	Collège Gérard Philippe (Montpellier)	30	Montpellier (34)
35	G	15	Déscolarisé	<i>Déscolarisé</i>	75	Vaulx-en-Velin (69)
36	G	17	Déscolarisé (UEHC de Collonges/foyer PJJ)	<i>Déscolarisé</i>	60	Vaulx-en-Velin (69)
37	G	16	Déscolarisé (UEHC de Collonges/foyer PJJ)	<i>Déscolarisé</i>	35	Collonges-au-Mont-d'or (69)
38	G	16	Déscolarisé (UEHC de Collonges/foyer PJJ)	<i>Déscolarisé</i>	25	Collonges-au-Mont-d'or (69)
39	G	17	Déscolarisé	<i>Déscolarisé</i>	45	Vaulx-en-Velin (69)
40	F	17	Terminale	Lycée Simone Weil (Pantin/93)	100	Neuilly-sur-Marne (93)
41	F	17	Terminale ES	Lycée Georges Clemenceau (Neuilly-sur-Marne/93)	80	Vincennes (94)
42	G	16	1ère STI2D	nd	55	Sucy-en-Brie (94)
43	F	17	Terminale ES	Lycée Colbert (Paris 10ème)	55	Paris 10ème (75)
44	F	17	Terminale S	Lycée Maurice Ravel (Paris 20ème)	75	Paris 20ème (75)
45	G	15	2nde générale	Lycée Notre-Dame de la Providence (Vincennes/94)	60	Champigny-sur-Marne (94)
46	F	17	Terminale S (spécialisation SVT)	Lycée Louis Armand (Nogent-sur-Marne/94)	70	Nogent-sur-Marne (94)
47	F	16	1ère L	Lycée Voltaire (Paris 11ème)	125	Paris 20ème (75)
48	F	15	1ère S	Lycée Saint-Louis Saint-Clément (Viry-Châtillon/91)	80	Paris 9ème (75)
49	G	17	Terminale ES	nd	125	Paris 10ème (75)
50	F	16	1ère L	Lycée Paul-Langevin (Suresnes/92)	95	Paris La Défense (75)
51	G	17	Terminale ES	Lycée Colbert (Paris 10ème)	90	Paris 18ème (75)
52	F	16	1ère ES	Lycée général public	120	Chambray-lès-Tours (37)
53	F	16	1ère ES (classe espagnol européenne)	Lycée général public	70	Esvres-sur-Indre (37)
54	G	14	3ème	Collège public	60	Tours (37)
55	F	17	Terminale ES	Lycée général public	55	Tours (37)
56	F	17	Terminale ES	Lycée général public Descartes (Tours)	120	Tours (37)
57	F	16	1ère ES (classe espagnol européenne)	Lycée général public Grandmont Tours	75	Sainte-Catherine-de-Fierbois (37)
58	F	17	Terminale ES	Lycée privé Sainte Ursule (Tours)	145	Tours (37)
59	F	16	1ère ES (classe espagnol européenne)	Lycée général public Grandmont Tours	50	Tours (37)
60	G	17	1ère ES	Lycée général public Grandmont Tours	100	Tours (37)
61	F	17	1ère ES	Lycée général public Descartes (Tours)	90	Tours (37)
62	F	16	1ère ST2S	Lycée Notre-Dame de Grâce (Maubeuge)	63	Maubeuge (59)
63	F	16	1ère ST2S	Lycée Notre-Dame de Grâce (Maubeuge)	75	Maubeuge (59)
64	F	16	1ère ST2S	Lycée Notre-Dame de Grâce (Maubeuge)	60	Maubeuge (59)

**LISTE DES ENTRETIENS INDIVIDUELS REALISES AU TITRE DE L'ETUDE ARAMIS (2014-2017)**

N°	Sexe	Age	Classe	Etablissement scolaire	Durée (min.)	Lieu
65	F	16	1ère ST2S	Lycée Notre-Dame de Grâce (Maubeuge)	70	Maubeuge (59)
66	F	16	1ère ST2S	Lycée Notre-Dame de Grâce (Maubeuge)	75	Maubeuge (59)
67	F	16	1ère ST2S	Lycée Notre-Dame de Grâce (Maubeuge)	55	Maubeuge (59)
68	F	16	1ère ST2S	Lycée Notre-Dame de Grâce (Maubeuge)	75	Maubeuge (59)
69	F	16	1ère ST2S	Lycée Notre-Dame de Grâce (Maubeuge)	60	Maubeuge (59)
70	F	16	1ère ST2S	Lycée Notre-Dame de Grâce (Maubeuge)	55	Maubeuge (59)
71	F	16	1ère ST2S	Lycée Notre-Dame de Grâce (Maubeuge)	85	Maubeuge (59)
72	F	18	Terminale économie	Lycée Thiers (Marseille 1er)	105	Marseille (13)
73	F	17	Déscolarisée pendant sa 2nde générale	Lycée Thiers (Marseille 1er)	90	Marseille (13)
74	F	17	Seconde	Lycée La Fourragère (Marseille 12è)	140	Marseille (13)
75	F	17	Terminale L	Lycée Thiers (Marseille 1er)	125	Marseille (13)
76	F	17	1ère	Lycée Montgrand (Marseille 6ème)	85	Marseille (13)
77	G	17	1ère	Lycée Rempart (Marseille 7ème)	95	Marseille (13)
78	F	17	1ère	Lycée Rempart (Marseille 7ème)	90	Marseille (13)
79	G	17	filière pro	Lycée Frédéric Mistral	85	Marseille (13)
80	G	17	CAP (alternance)	<i>Compagnon du devoir (Marseille)</i>	90	Marseille (13)
81	F	17	CAP horlogerie	Lycée professionnel Léonard de Vinci	100	Marseille (13)
82	F	17	Terminale	Lycée Jacques Prévert (Boulogne-Billancourt)	83	Boulogne-sur-mer (62)
83	G	17	CAP mécanique	Lycée Fernand Léger (Ivry-sur-Seine)	52	Paris 15ème (75)
84	G	15	Seconde	Lycée François Rabelais (Beynes)	60	Guyancourt
85	G	15	3ème	Collège Louise Michel (Paris 10ème)	75	Paris 15ème
86	F	17	Terminale	Lycée Marie Curie (Versailles)	102	Versailles
87	F	17	Terminale	Lycée Charles le Chauve (Roissy-en-Brie/77)	15	Saint-Denis (93)
88	G	17	Terminale ST	Internat	30	Saint-Denis (93)
89	F	17	3ème (1è année d'alternance)	<i>Employeur : bar-tabac à Levallois-Perret</i>	160	Paris 20ème (Gambetta)
90	G	17	Terminale ES	Lycée Blanqui (Saint-Ouen)	90	Saint-Ouen (93)
91	G	17	1ère S	Lycée Victor Hugo (Paris 3ème)	90	Paris 11ème
92	G	17	Seconde	Lycée Robert Schuman (Charenton)	110	Charenton-le-Pont (94)
93	F	15	3ème	Lycée de Neuilly-Plaisance	75	Vincennes (94)
94	F	17	Terminale L	Lycée Sophie Germain (Paris 4ème)	105	Paris 9ème (75)
95	F	17	Terminale STAV	Lycée agricole en Vendée (Champ-Saint-Père)	120	Vincennes (94)
96	G	17	Seconde	Lycée Saint Pierre Fourier (Paris 12ème)	110	Paris 12ème (75)

**LISTE DES ENTRETIENS INDIVIDUELS REALISES AU TITRE DE L'ETUDE ARAMIS (2014-2017)**

N°	Sexe	Age	Classe	Etablissement scolaire	Durée (min.)	Lieu
97	G	16	1ère bac pro commerce	Lycée professionnel Théophile Gautier (Paris 12ème)	110	Paris 20ème (75)
98	G	17	1ère ES	Lycée Saint Pierre Fourier (Paris 12ème)	90	Paris 10ème (75)
99	G	16	1ère ES (section européenne espagnol)	Lycée public Grandmont (Tours)	60	Tours (37)
100	G	17	Terminale ES	Lycée Privé Saint Ursule (Tours)	90	Tours (37)
101	G	16	Terminale S	Lycée public Descartes (Tours)	45	Tours (37)
102	G	17	Terminale ES	Lycée Privé Saint Ursule (Tours)	105	Tours (37)
103	G	16	3ème	Lycée public Descartes (Tours)	60	Tours (37)
104	G	16	1ère ES	Lycée public général et professionnel Paul Louis Courier (Tours)	60	Tours (37)
105	G	17	Terminale S	Lycée public Descartes (Tours)	60	Tours (37)
106	G	17	Terminale S	Lycée public Descartes (Tours)	60	Tours (37)
107	G	17	Terminale S	Lycée public Descartes (Tours)	70	Tours (37)
108	F	16	1ère ES (section européenne anglais)	Lycée public général et professionnel Paul Louis Courier (Tours)	75	Tours (37)
109	G	16	Seconde	Lycée public général et professionnel Paul Louis Courier (Tours)	65	Tours (37)
110	G	16	Seconde	Lycée public général et professionnel Paul Louis Courier (Tours)	75	Tours (37)
111	F	16	Seconde	Lycée public Grandmont (Tours)	75	Tours (37)
112	F	15	Seconde	Lycée public Grandmont (Tours)	80	Joué-les-Tours (37)
113	F	15	Seconde	Lycée public Grandmont (Tours)	70	Tours (37)
114	F	15	Seconde	Lycée public Grandmont (Tours)	60	Tours (37)
115	F	17	Terminale S	Lycée public général et professionnel Paul Louis Courier (Tours)	90	Tours (37)
116	G	15	Seconde	Lycée public Grandmont (Tours)	75	Tours (37)
117	G	15	Seconde	Lycée public général et professionnel Paul Louis Courier (Tours)	75	Tours (37)
118	G	16	1ère ES	Lycée public Balzac (Tours)	90	Tours (37)
119	G	18	Terminale ES	Lycée privé Saint Genès (Bordeaux)	51	Bordeaux (33)
120	G	15	Seconde	Lycée privé Saint Genès (Bordeaux)	40	Bordeaux (33)
121	G	18	Terminale ES	Lycée privé Saint Genès (Bordeaux)	44	Bordeaux (33)
122	G	16	1ère ES	Lycée Le Mirail (Bordeaux)	35	Bordeaux (33)
123	G	18	en recherche d'emploi	<i>en recherche d'emploi</i>	30	Bordeaux (33)
124	G	17	1ère L	Lycée Brémontier (Bordeaux)	34	Bordeaux (33)
125	F	15	2nde générale	Lycée Brémontier (Bordeaux)	35	Bordeaux (33)

**LISTE DES ENTRETIENS COLLECTIFS REALISES AU TITRE DE L'ETUDE ARAMIS (2016-2017)**

N° focus group	Date	Lieu d'organisation	Sexe		Age					Total
			Garçons	Filles	15	16	17	18	20	
1	14-avr-16	Paris 20è (Lycée Professionnel Charles de Gaulle)	6	6	4	4	4			12
2	15-juin-16	Epinay-sous-Sénart (Essonne)	5	2		3	4			7
3	19-nov-16	Clamart (Hauts-de-Seine)	6	1	1	2	3	1		7
4	27-nov-16	Saint Maur des Fossés (Val-de-Marne)	7	1		6	2			8
5	25-janv-17	Epinay-sous-Sénart (Essonne)	4	4		4	3	1		8
6	02-mars-17	Paris 20ème	1	7				7	1	8
		<b>TOTAL</b>	<b>29</b>	<b>21</b>	<b>5</b>	<b>19</b>	<b>16</b>	<b>9</b>	<b>1</b>	<b>50</b>
			58%	42%						

Pourquoi les adolescents ont-ils recours aux produits psychoactifs ? Quels sont leurs modes d'entrée dans ces consommations et avec quelles attentes, quelles pratiques et quelles représentations ? Comment certains en viennent-ils à s'installer dans une consommation régulière alors que d'autres parviennent à limiter et contrôler leur usage ? Pour explorer ces questions, l'OFDT a lancé en 2014 une vaste enquête qualitative baptisée ARAMIS (Attitudes, Représentations, Aspirations et Motivations lors de l'Initiation aux Substances psychoactives). Pendant trois ans, près de 200 jeunes âgés de 13 à 18 ans, issus de milieux sociaux et de territoires diversifiés, ont été interrogés en face-à-face en France métropolitaine.

Après une première [synthèse des résultats](#), ce rapport approfondit quelques points marquants de l'étude suivant trois axes d'analyse : les contextes d'initiation ; les représentations des produits ; les motivations d'usage et les dynamiques des trajectoires de consommateurs. Les résultats confirment l'importance cruciale des représentations et de l'entourage dans le développement d'habitudes de consommation de drogues. Ils témoignent en outre d'une « dénormalisation » du tabac dans les jeunes générations – après plusieurs décennies de mesures restrictives en la matière –, à rebours d'une représentation largement positive de l'alcool (associé aux moments festifs, au savoir-vivre et au bien-être en situation de groupe) et du cannabis (en particulier sous forme d'herbe).

L'enquête révèle que les mineurs apparaissent fortement demandeurs de repères et d'informations concrètes quant aux modes efficaces de contrôle et de maîtrise de leur propre consommation, afin de guider leurs pratiques d'autorégulation, notamment en matière d'alcool. L'ensemble de ces constats invitent à encourager les pratiques professionnelles centrées sur l'accompagnement (y compris non-thérapeutique) et la réduction des risques.

Pour poursuivre et renforcer l'analyse des trajectoires d'installation dans des pratiques de consommation, une nouvelle édition d'ARAMIS sera conduite à partir de 2020. Elle permettra d'observer l'évolution des représentations dans les générations suivantes d'adolescents (nés à partir des années 2000) et d'élargir l'observation aux jeunes adultes (18-23 ans).

**OFDT - 69 rue de Varenne - CS 70780  
75700 PARIS CEDEX 07**

[www.ofdt.fr](http://www.ofdt.fr)

ISBN : 979-10-92728-36-1

Crédits photographiques : © Frédérique Million (OFDT) / © Monkey Business (Fotolia.com)